

2.70
1.50
.40
.15
2.
6.75

LES ÉMIGRANS

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LES

ÉMIGRANS

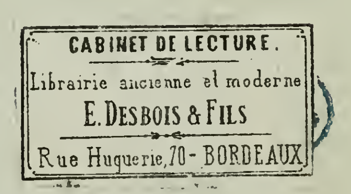
PAR

ÉLIE BERTHET

auteur de

La Bête du Gévaudan, les Catacombes de Paris, la Tombe Issoire, le Garde chasse, le Garçon de Banque, la Marquise de Norville, etc., etc.

V



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LES

VIVEURS DE PROVINCE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Tout le monde connaît *les Viveurs de Paris*, l'un des livres les plus populaires et les plus célèbres de notre époque, l'un de ces romans dont le succès a marqué la place à côté des *Mystères de Paris*, des *Mousquetaires* et des *Parents pauvres*. L'auteur de ce chef-d'œuvre nous donne aujourd'hui la suite, ou plutôt la contre-partie de cette magnifique étude des mœurs parisiennes. Après avoir photographié les tableaux changeants et pittoresques de la grande ville, après avoir mis sous les yeux de ses innombrables lecteurs les drames et les scandales de la reine du monde, il va nous initier aux émotions et aux mystères de cette vie de province, bizarre et peu connue, même des provinciaux.

Jamais la plume de l'écrivain, si fécond et si aimé du public, ne s'est montrée mieux inspirée. Tour à tour dramatique, touchante et comique, elle raconte avec un art infini, avec une habileté merveilleuse, les péripéties multiples d'une histoire vraie et terrible, pleine d'intérêt et d'émotion.

Nous croyons pouvoir prédire un succès immense et mérité aux *Viveurs de province*, cet indispensable complément des *Viveurs de Paris*.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ÉLIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

CHAPITRE PREMIER.

I.

L'héritage (suite).

Chaque mobilier consistait en une chaise, une table, et un de ces placards appelés cadres, qui servent de lit; cependant les deux sœurs s'installèrent

avec une joie enfantine dans leur petit « chez elles. » Leurs arrangements terminés, elles songèrent à prendre un peu de repos ; elles n'avaient pas fermé l'œil de la nuit précédente, et les terribles émotions de la matinée avaient épuisé leurs forces. Elles témoignèrent donc à leur père le désir d'être seules pendant quelques heures.

— Fort bien, chères petites, répliqua Reber ; vous devez être très-souffrantes, en effet, et je vais vous laisser dormir

dans vos jolies niches; mais auparavant il me faut vous dire quelques mots au sujet de votre grand'mère, dont vous êtes les héritières, suivant la volonté formellement exprimée par elle à ses derniers moments.

Il s'assit sur la table, tandis que Kretle et Julia prenaient place comme elles pouvaient dans l'étroite enceinte de la cabine.

— L'héritage n'est pas bien considé-

rable, poursuivit Reber avec un mélange de tristesse et d'enjouement; il consiste en de pauvres vieilles nippes et en ceci.

Il montrait le volume tout usé dont la grand'mère faisait sa lecture habituelle, et qui était tombé de sa main tremblante quand elle avait rendu le dernier soupir.

— C'est un chétif bouquin, continua-t-il, et il appartient à cette espèce d'ou-

vrages que notre curé appelait autrefois de *mauvais livres*. Votre grand'mère est venue dans un temps, elle a vécu dans un mode où de pareils ouvrages étaient fort goutés. Cependant, je ne vous permettrais pas de lire celui-ci, et j'ai eu d'abord la pensée de lui faire faire un saut dans la mer; j'aurais eu tort, comme vous allez voir.

Puis, changeant de ton tout à coup :

— Mes enfants, reprit-il avec gravité,

dans ce vieux livre j'ai fait une importante découverte. Votre grand'mère, à une époque où elle commençait à se défier de son intelligence et de sa mémoire, y a caché des notes, dignes à mon avis d'une certaine attention... Tiens, Julia, toi qui a mieux que moi l'habitude de l'écriture, vois ce dont il s'agit.

Et il tendit à sa fille aînée le livre ouvert à une place déterminée. Deux feuillets avaient été collés sur les bords avec des pains à cacheter, et entre ces

feuillets on avait glissé un morceau de papier plus petit, sur lequel se trouvaient deux notes manuscrites. De la sorte, le livre avait pu tomber ou s'ouvrir sans laisser soupçonner ce qu'il contenait.

De ces deux notes, la première était ainsi conçue :

« Le 8 juillet 18.., enlevé la cassette
» de l'enclos, où l'humidité pouvait al-

» térer les billets de caisse et rouiller
» les bijoux. Transporté le tout, pen-
» dant la nuit, dans mon grand cabinet
» de toilette, derrière l'armoire à linge,
» sous une planche que j'ai soulevée et
» reclouée moi-même. »

Ces indications étaient écrites en gros caractères et soulignées, ce qui n'avait pas empêché la vieille d'oublier plus tard et la note et la place où elle l'avait cachée.

La seconde n'était pas moins significative; elle avait pour titre : *État des sommes et des objets précieux renfermés dans le coffret.* Cet état, outre les trente mille francs contenus autrefois dans le portefeuille du notaire Marais, et que Mme Dietrich, après les avoir promenés longtemps, avait joints au reste du trésor, mentionnait vingt-cinq mille francs en billets de banque, une douzaine de mille francs en or, des diamants montés et sur papier; le tout pouvait s'éva-

luer à une centaine de mille francs au moins.

Après avoir écouté la lecture de ces notes et l'énumération de ces richesses, Reber regarda ses filles stupéfaites, et leur dit avec une impassibilité affectée :

— Eh bien ! que dites-vous de la succession de votre grand'mère? Croyez-vous que ces trésors aient jamais existé,

ou que tout ceci soit seulement une imagination de vieille folle ?

— Mon père, s'écria Kretle avec vivacité, l'histoire de ce livre s'accorde à merveille avec ce que nous savons déjà des manies et des cachotteries de la défunte. Je connais fort bien le cabinet de toilette, la grande armoire, la planche dont elle parle, et je m'étonne que l'idée ne me soit pas venue d'aller fouiller là. Aussi mettrais-je ma main au feu que ces indications sont exactes et que l'écrit de maman Dietrich a dit vrai.

— Oh! toi, tu ne doutes jamais de rien, répliqua Reber, en mitigeant toutefois ce reproche par un sourire d'indulgence; et toi, Julia, quel est ton avis?

— Je pense comme ma sœur, cher père, répondit Julia doucement. Si j'en juge par la date de ces notes, la grand'-mère jouissait de tout son bon sens lorsqu'elle les a écrites, ou du moins elle n'avait alors que de rares moments d'absence. D'ailleurs, par une singularité que je ne saurais expliquer, elle

recouvré au moment de la mort toute sa raison, et à cette heure solennelle elle ne pouvait vouloir nous induire en erreur.

— Ainsi donc, mes enfants, demanda Reber avec un accent contenu, suivant votre opinion, nous nous serions trop hâtés de quitter notre pays et notre maison natale pour aller au loin tenter la fortune? Ainsi donc, il y avait là, près de nous, sous notre main, une somme considérable, dont nous étions

Kretle et Julia firent un signe d'assentiment.

— Eh bien! s'il faut le dire, répliqua le fermier, je pense maintenant comme vous, et c'est moi surtout qui suis coupable dans cette malheureuse affaire. Si je ne m'étais pas tant pressé de regarder comme des billevesées vos espérances et les dires de la grand'mère, nous eussions évité une foule d'incertitudes et de dangers devenus maintenant inévitables ; cette somme eût suffi

pour nous rendre sinon les plus heureux, du moins les plus riches de notre village... Mais c'est la faute de la grand'mère aussi, poursuivit-il avec désespoir ; que n'a-t-elle eu confiance en nous ? Nous n'en serions pas où nous sommes, et elle, la pauvre femme, aurait eu, à la fin de ses jours, une autre sépulture que celle qu'on lui a donnée ce matin !

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

L'héritage (suite).

Les deux sœurs poussèrent un profond soupir.

— L'existence de ce trésor admise,

reprit bientôt Reber, devons-nous le considérer comme perdu ou employer tous les moyens pour le récupérer? Cette dernière entreprise me paraît chanceuse et difficile, je l'avoue ; notre ferme appartient aujourd'hui à ce coquin d'Hermann, et je doute qu'il nous permette...

— Mon père, s'écria Kretle avec véhémence, n'attendez rien de cet homme! il ne doit inspirer que haine et mépris.

— Oui, oui, répliqua Reber dont les yeux brillèrent de colère à ce souvenir ; il nous a joué un tour infâme là-bas, au Havre, et il me payera cela, s'il se trouve encore sur mon chemin... En attendant, il a quitté le pays comme nous, et l'on pourrait profiter de son absence pour opérer des recherches dans la maison, à la place indiquée par l'écrit de la grand'mère... Voyons, mes enfants, quel parti prendre ? Faudra-t-il profiter de la première occasion de retourner en France pour faire nous-mêmes les recherches nécessaires, ou bien conviendra-t-il de charger

une personne sûre de nos intérêts?

— Ce serait jouer trop gros jeu, mon père, dit Julia, que de renoncer à nos projets actuels sur la foi d'une éventualité. D'ailleurs ces voyages répétés seraient fort coûteux, et peut-être épuiseraient-ils nos faibles ressources.

— C'est vrai, répliqua l'émigrant en baissant la tête.

— Mon père, s'écria Kretle chaleureusement, je connais une personne qui se chargera de retrouverle trésor de la grand'mère et de nous le faire parvenir intact où nous serons. Une lettre de vous suffira pour cela.

— Et quel est l'ami si sûr dont tu parles, ma fille? Excepté notre bon Schmidt, nous n'avions guère d'amis là-bas.

— Un homme que j'ai indignement

calomnié, mon père, et pour lequel, vous-même, vous avez été bien cruel, répliqua Kretle en rougissant, mais avec fermeté ; c'est M. Albert Lovendal.

Reber tressaillit et la regarda d'un air de surprise et de colère :

— Malheureuse enfant, comment oses-tu prononcer ce nom?

— C'est celui d'un homme de bien et

d'un homme d'honneur, mon père ; Julia vous l'assurera comme moi. J'ai été trompée par de fausses apparences ; M. Albert n'est pas l'auteur de l'attentat qui m'a causé tant de larmes ; j'en ai la certitude aujourd'hui, et la loyauté de M. Albert, son affection honorable pour ma sœur, eussent dû le mettre à l'abri de ces funestes soupçons.

— Que dis-tu là, ma fille? Dans ce cas, j'aurais moi-même de grands torts envers ce jeune homme ; j'ai failli le

tuer, et peut-être... Mais, alors, qui est donc le coupable?

— Ne m'interrogez pas, je vous prie; je ne peux pas, je ne dois pas vous le dire. Sachez seulement que le coupable serait dans l'impuissance de réparer son crime, et que j'aimerais mille fois mieux mourir que de devenir sa femme.

— Cependant, il m'importe de connaître...

— A quoi bon, cher père? demanda Julia à son tour en passant les bras autour du cou de l'émigrant. Il s'agit de quelqu'un, bien éloigné de nous maintenant, et que, selon toute apparence, nous ne reverrons jamais. Kretle a raison; oublions, s'il est possible, ce triste passé, puisque aussi bien, dans le pays où nous allons, nous devons tous recommencer une existence nouvelle.

Reber ne céda pas facilement sur ce point; mais le sentiment de son impuis-

sance à venger l'injure, finit par l'emporter sur sa colère, et il promit à ses filles de ne plus les presser de questions à ce sujet.

On s'entenait alors sur la marche à suivre pour entrer en possession du trésor que l'on supposait caché à l'Arche. S'il existait vraiment, peut-être avait-il été dejà découvert par les nouveaux habitants de la ferme, ou peut être encore Hermann, le propriétaire actuel, s'opposerait-il à des perquisitions dans le bâtiment En présence de pareils doutes,

il eût été dangereux de sacrifier les espérances de fortune que l'on allait réaliser en Amérique.

Il fut donc convenu que, tout en ne négligeant rien pour recouvrer cette somme considérable, on agirait comme si elle était perdue en effet. Seulement, en arrivant à New-York, on écrirait, soit à Albert Lovendal, soit au notaire Marais, dont la probité inspirait pleine confiance, soit peut-être à tous les deux

à la fois, afin de les charger des recherches nécessaires.

Ceci arrêté, Reber embrassa ses filles et se retira pour les laisser prendre du repos.

Pendant plusieurs jours, la vie des deux sœurs à bord de la *Jenny* parut infiniment plus supportable que par le passé. Depuis la mort de la grand'mère,

elles n'étaient plus absorbées par une surveillance incessante, par des soucis continuels ; d'ailleurs, la satisfaction qu'elles éprouvaient de se trouver dans leurs chambrettes, où elles pouvaient agir et parler en liberté, leur faisait oublier les autres incommodités de ce pénible voyage.

La mer continuait à être belle et le vent favorable ; on espérait une heureuse traversée. Aussi prenaient-elles en patience les fatigues et les ennuis

inséparables d'une longue navigation. Elles venaient plus fréquemment respirer l'air sur le pont, non pas sur la dunette où leur père n'avait pas la permission de les accompagner, mais à l'avant, avec les autres passagers. Le capitaine Davidson cependant ne leur épargnait pas les invitations, et Julia semblait toujours être l'objet de ses attentions particulières. Chaque fois qu'il la rencontrait sur son chemin, il s'arrêtait court et lui disait de son ton le plus aimable :

— Bonjour, Julia ; vous devenez,

Dieu me damne ! de plus en plus jolie !

Le bonhomme Reber paraissait enchanté de ce changement. Quant à Schmidt, il était beaucoup moins ravi des préférences du capitaine pour les deux sœurs, et il errait fréquemment avec défiance autour du nouveau domicile de Kretle et de Julia.

Le lendemain de leur installation dans les cabines, leur père ayant voulu

enlever l'espèce de tente qui leur avait servi de chambre dans l'entrepont, Schmidt le pria de n'en rien faire :

— Attendez encore, monsieur Reber, dit-il d'un ton suppliant qui n'excluait pas une espèce de fermeté ; que savez-vous si vos demoiselles se plairont dans ces huttes étroites, sans air et sans lumière ? C'est seulement à l'usage que l'on reconnaît les inconvénients de certains arrangements... Et puis Davidson peut se raviser. Avez-vous observé que ces cabines touchent presque à la

sienne ? Le capitaine est absolu en diable, et s'il venait à trouver qu'on le dérange... Enfin, croyez-moi, laissez provisoirement les choses dans l'état où elles sont.

Reber y consentit, quoiqu'il ne comprit pas bien les motifs de cet ami dévoué, et les événements donnèrent bientôt raison à Schmidt.



CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

L'héritage (suite).

Par une nuit calme, mais brûlante, le brave jeune homme s'agitait à demi-vêtu dans son cadre, sans pouvoir dormir. Rien cependant n'était de nature

à l'alarmer ; on n'entendait d'autre bruit que les pas des hommes de quart sur le pont , le murmure doux et régulier des lames qui glissaient le long des flancs du navire. Tout le monde dormait dans l'entrepont, et des ronflements variés s'élevaient d'une extrémité à l'autre de cet immense dortoir Reber. lui-même faisait sa partie dans ce concert. et de tous les passagers Schmidt semblait être le seul qui ne sût pas mettre à profit les heures du repos.

Tout à coup, au milieu de cette scène

de sommeil, un cri aigu, perçant, sembla partir des cabines des demoiselles Reber. Schmidt prêta l'oreille ; il avait cru reconnaître la voix de Julia.

Comme les dormeurs continuaient à demeurer immobiles sur leurs couchettes, et comme Reber lui-même n'avait fait aucun mouvement, Schmidt crut d'abord s'être trompé ; mais bientôt de nouveaux cris s'élevèrent dans la même direction, et cette fois on pouvait nettement distinguer des voix de femmes.

Schmidt n'hésita plus, sauta lestement à bas de son cadre, et courut de toute sa vitesse vers les cabines.

Alors tout redevint silencieux ; au bout d'un instant, on vit Kretle et Julia entrer dans le dortoir commun et se diriger vers la tente où se trouvait leur père.

Schmidt qui marchait derrière elles, retournait fréquemment la tête, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

Reber, éveillé par le bruit, regarda ses filles à la clarté de la lampe qui éclairait l'entrepont, et leur demanda pourquoi elles quittaient ainsi leurs cabines au milieu de la nuit.

— Rien n'est plus simple, mon père, répliqua Julia, dont la voix était encore un peu tremblante ; ma sœur et moi nous avions peur en nous trouvant si loin de vous, et cette nuit nous avons eu plus de frayeur qu'à l'ordinaire. Aussi, n'y tenant plus...

— Mille tonnerres ! dit Reber en se dressant sur sa couche, auriez-vous été insultées ?

— Non, certainement ; oubliez-vous, mon père, combien les règlements du bord sont sévères pour une pareille faute ? Non, non. Seulement une folle frayeur s'est emparée de nous. Et puis ces cabines sont si étroites, la chaleur y est suffocante... Toute réflexion faite, nous préférons reprendre notre ancienne place auprès de vous. Nous reposerons bien plus paisiblement sous votre garde.

Reber rêva un moment ; cette détermination subite lui semblait suspecte.

— Du diable si je comprends rien aux femmes ! dit-il enfin avec humeur ; autrefois ces deux petites sottes ne souhaitaient rien autant que d'avoir un coin sur le navire pour pouvoir dormir et s'attifer en liberté, et maintenant qu'elles l'ont, elles le quittent au milieu de la nuit, par un caprice ridicule. Enfin, mes enfants, demeurez ici, si vous en avez la fantaisie ; mais que dira le capitaine ?

— Avec votre permission, monsieur Reber, répliqua Schmidt, je me propose d'arranger cela demain avec lui, et il ne soufflera mot, je vous l'assure.

Reber le regarda en bâillant.

— Ah! mon garçon, es-tu là aussi? demanda-t-il ; comment te trouves-tu sur pied à pareille heure? que se passe-t-il? Il me semble qu'on me cache quelque chose.

Schmidt s'excusa sur la chaleur qui le tenait éveillé; Reber, qui tombait de

sommeil, l'interrompit au milieu de ses explications.

— Allons, allons, reprit-il, nous causerons demain... Couchez-vous, petites, si vous le voulez... Vous n'avez rien à craindre près de moi.

Il se tourna de l'autre côté et se rendormit. Kretle et Julia, au lieu de se rendre à son invitation, s'assirent dans un coin du poste et passèrent le reste de la nuit à chuchoter avec Schmidt.

A partir de ce moment, ni l'une ni l'autre ne voulut retourner aux cabines, et jusqu'à la fin du voyage elles se résignèrent à la gêne insupportable qu'elles éprouvaient dans le dortoir commun.

Le lendemain matin, quand le capitaine parut sur le pont, l'équipage reconnut à sa mine sombre qu'il était d'une humeur massacrante. En effet, après quelques minutes passées au milieu des émigrants et des matelots, il avait trouvé déjà l'occasion de gratifier l'un d'un coup de poing, l'au-

tre d'un coup de corde, et d'en envoyer deux ou trois aux fers.

Malgré ces façons terrifiantes, Schmidt profita d'un moment où Davidson se trouvait seul sur le gaillard d'arrière pour s'approcher et lui dire avec fermeté :

— Capitaine Davidson, pour l'honneur même de celle que vous avez insultée, le plus profond secret couvrira votre mauvaise action. Seulement, sa-

chez-le bien, si vous profitiez de votre autorité pour molester, soit les pauvres eunes filles, soit leur père, on saurait bien vous en faire repentir. Il y a des lois en Amérique contre les capitaines de navires qui abusent de leur pouvoir à bord pour outrager leurs passagères, et ces lois M. Reber s'empresserait de les invoquer en arrivant à New York. On pourrait, nous ne l'ignorons pas, vous faire condamner à une réparation pécuniaire, à une forte amende; et vous y réfléchirez, je l'espère.

Ces mots « d'amende » et de « ré-

paration pécuniaire » prouvaient que déjà Schmidt connaissait parfaitement et le pays où il allait, et le caractère de l'avare Davidson. Aussi le capitaine intimidé ne trouva-t-il rien à répondre, et si plus tard il n'accorda pas de faveurs à la famille Reber, du moins ne la vexa-t-il pas plus que les autres malheureux placés sous sa dépendance.



CHAPITRE TROISIÈME.

III.

L'office de William Bell.

Dans la partie basse de la ville de New-York, au centre de ce quartier où l'on ne trouve que des *offices* et des banques, existait une grande maison dont

chaque étage formait le bureau d'un homme d'affaires (*business man*). Celui de ces bureaux où nous allons introduire le lecteur était situé au premier, et on lisait sur une plaque de cuivre incrustée dans la porte : ***William Bell et Cᵒ.***

C'était là en effet qu'était le « siége social, » pour parler le langage consacré, de l'opulente maison qui avait des comptoirs dans plusieurs villes de l'Europe et de l'Amérique, d'une maison dont les vaisseaux sillonnaient toutes

les mers, et qui possédait dans l'oues des terrains vastes comme l'un de nos départements français.

Or, l'office d'où rayonnait cette dévorante activité commerciale n'aurait pu en donner une idée exacte à quiconque n'eût pas bien connu les habitudes des hommes d'affaires américains. Il se composait de deux pièces, l'une intérieure où l'on entendait grincer des plumes et chuchoter des commis ; puis d'une salle d'entrée où se trouvait le

maître, et où le public était admis. Celle-ci eût dû, d'après nos idées, sinon être décorée avec luxe, du moins tenue avec convenance et propreté. Loin de là, elle était misérablement meublée d'un vieux bureau de bois noirci, de quelques chaises de paille, de deux ou trois fauteuils de cuir, et d'un pot à l'eau ébréché. Un maigre petit tapis tout déchiré s'efforçait vainement de cacher le parquet raboteux et sordide.

M. William Bell, assis dans un

fauteuil gras de vétusté, écoutait attentivement, tout en hachant son bureau avec un canif, une personne qui avait pris place en face de lui. M. Bell était un gentleman à cheveux gris, de costume irréprochable, au parler bref, aux manières roides et gourmées ; toutefois, son œil gris, un peu enfoncé sous l'arcade sourcilière, brillait de finesse, comme il convient à un homme qui a l'expérience des affaires et que ses confrères considèrent comme *smart* (subtil) au dernier degré. Le riche négociant ne paraissait nul-

lement mal à l'aise dans cet office sombre et misérable ; personne n'eût pu supposer qu'il possédait à l'autre extrémité de la ville une maison vaste, aérée, somptueuse comme un palais, où vivait sa famille, et où il se retirait chaque soir après avoir fermé ses bureaux et congédié ses commis.

Son interlocuteur n'était autre que notre ancienne connaissance Hermann. Celui-ci, arrivé depuis peu de jours à

New-York par un steamer, rendait à son patron un compte détaillé de ses opérations en France. Vêtu comme à l'ordinaire, avec une élégance de mauvais goût, il se balançait sur sa chaise, tout en énumérant avec volubilité les avantages que son voyage avait procurés à la compagnie, et il ne paraissait pas s'épargner l'encens à lui-même.

M. Bell, au contraire, l'écoutait d'un air froid, guindé, et répondait à longs intervalles par un monosyllabe qui sem-

blait s'échapper avec effort entre ses dents serrées.

Quelle que fut la faconde du courtier des émigrants, il vint un moment où il dut s'arrêter pour attendre les compliments de son chef. Celui-ci ne se pressa pourtant pas de payer le tribut exigé, et ce fût seulement après une minute de réflexion qu'il répliqua d'un air sentencieux :

— **Vous êtes jeune, monsieur Her-**

mann, et quoique vous soyez libre d'agir et de penser comme il vous plaît, vous me permettrez bien de vous dire que, si vous voulez réussir dans les affaires, il faut renoncer à votre habitude française de parler trop longuement. On ne se repent jamais d'avoir parlé peu.

Hermann ne parut pas s'offenser de cette leçon ; au contraire, il répondit d'un ton cajoleur que les conseils de M. Bell étaient pleins de sens, et qu'il s'empresserait toujours de les suivre.

Le négociant parut insensible à cette déférence et à cette flatterie.

— *Very well* ! répliqua-t-il froidement. Eh bien ! donc, je m'en vais discuter avec vous chacune de vos opérations, et vous serez vous-même juge des bénéfices réalisés au profit de notre maison dans votre dernière campagne.

Il examina les entailles faites avec son canif sur le bureau, comme si chacune d'elle eût dû lui rappeler un argument

ou une observation à l'encontre du prolixe et glorieux Hermann.

— D'abord, dit-il en posant la pointe du canif sur la première entaille, vous avez induit la maison en dépenses inutiles en prenant passage sur le steamer de Jacobs et fils, tandis qu'il se trouvait sur la *Jenny* des cabines vides où vous auriez été à merveille et qui n'auraient rien coûté... cela augmente vos frais d'une centaine de dollars.

Hermann cessa de se balancer et ré-

pondit avec un ricanement qui ne pouvait entièrement dissimuler sa mauvaise humeur :

— M. Bidois, du Havre, m'avait déjà fait une semblable observation ; mais d'abord, monsieur Bell, je gagnais plusieurs jours en m'embarquant sur un vapeur, et vous n'avez pas oublié votre proverbe : « Le temps c'est de l'argent. » Et puis, je ne me lasserai pas de répéter qu'il eût été fort imprudent à moi de me trouver sur un navire avec ces émigrants que j'ai eu tant de peine à tirer de leur pays natal... Le diable m'em-

porte ! si j'avais pris passage sur la *Jenny*, j'aurais craint qu'ils ne me jetassent par-dessus bord !

L'argument ne parut nullement péremptoire au flegmatique *business man*, convaincu sans doute que la chance d'être jeté par-dessus bord devait être courue comme toute autre chance quand on avait la certitude de gagner de l'argent. Aussi ne sourcilla-t-il pas et reprit-il de son ton monotone, en touchant la seconde entaille du bureau :

— Vous n'avez pas à vous vanter de vos nouvelles recrues, monsieur Hermann. D'après l'état que voici (et il désignait la liste des passagers de la *Jenny* déposée sur son bureau), vous n'avez guère embauché que de pauvres hères. Ils sont plus de deux cents et ils ne *valent* pas tous ensemble vingt mille dollars. Chacun des plus riches ne possède pas deux mille dollars de capital, et il en est de pauvres qui ne possèdent rien du tout, ce qui nous causera certaines difficultés quand il s'agira de les débarquer. Quels bénéfices peut-on réaliser avec de pareilles gens ? Aussi Davidson

n'a-t il pas un seul passager de cabine.

— Allons! allons! monsieur Bell, reprit Hermann en ricanant toujours, je sais ce que je sais, et la maison n'est pas en perte. Elle a bénéficié sur le prix du voyage par terre, sur le transport par mer, sur les approvisionnements de toute nature qu'on a vendus à ces pauvres diables, et ne valussent-ils tous ensemble que vingt mille dollars, ce serait encore une jolie somme, dont, si je ne me trompe, la meilleure partie reviendra, d'une manière ou d'une autre, à la

maison William Bell et compagnie, quand nos passagers auront posé le pied sur le sol américain... D'ailleurs, comptez-vous pour rien les cinq mille acres de terre vendus à ces gens sur le pied d'un dollar l'acre, si bien que j'ai versé au comptoir de Bidois, au Havre, cinq mille dollars en belle monnaie?... Vous avez dû recevoir la lettre d'avis, monsieur Bell?

— Oui, oui, je l'ai reçue, répliqua le négociant sans s'émouvoir et en posant la pointe du canif sur une entaille plus

large et plus profonde que les deux autres, eh bien! Hermann, cette vente est la plus désastreuse de vos opérations.

— Que voulez-vous dire, monsieur Bell', je ne vous comprends plus. Ne sais-je pas que ces terrains, situés à une immense distance dans l'ouest, sont en friche, stériles, réputés malsains, et que votre maison en a fait primitivement l'acquisition au prix d'un schelling (1)

(1) 1 franc 20 centimes.

l'acre ? Le bénéfice est assez honnête, ce me semble.

— Et cependant votre marché, s'il était maintenu, nous constituerait en perte de plus de dix mille dollars.

— Pas possible ! s'écria Hermann, qui ne pouvait imiter l'imperturbable sang-froid de son patron et bondissait sur sa chaise ; vous me parlez par énigmes, monsieur.

— Avez-vous passé à la bourse depuis votre retour, monsieur Hermann?

— Non, je l'avoue.

— C'est un tort; un homme d'affaires doit toujours être au courant des variations de la bourse; c'est là qu'il doit se rendre en descendant du paquebot. Si vous aviez pris cette précaution, vous sauriez que nos terrains sont cotés actuellement à trois dollars l'acre... et ils sont demandés.

— Trois dollars ! s'écria le courtier des émigrants en ouvrant de grands yeux ; qui diable se serait attendu à cette hausse prodigieuse ? Mais, voyons, qu'est-il arrivé pendant mon absence ? Ces terrains se sont-ils trouvés d'une meilleure qualité qu'on ne pensait ? y aurait-on découvert récemment une mine d'or ou d'argent, ou même une simple veine de charbon ? Personne n'en voulait à mon départ au prix d'un schelling.

— Ils sont à trois dollars, répliqua

l'Américain avec un faible sourire de modestie.

— Je comprends, monsieur Bell, dit Hermann d'un air d'admiration ; c'est là sans doute le résultat de votre habileté ordinaire ; mais comment diable êtes-vous parvenu à relever une valeur si abominablement dépréciée ? quel conte des Mille et une nuits avez-vous pu forger pour...

— J'y suis parvenu. Quoiqu'il en soit, vous voyez qu'en vendant à ces Alle-

mands et à ces Français cinq mille acres au prix d'un dollar l'acre, vous avez constitué notre maison en perte de dix mille dollars.

Hermann était consterné ; il se leva impétueusement et se mit à se promener dans l'office.

— Qui se serait attendu à cela ? répéta-t-il ; je croyais avoir accompli un chef-d'œuvre d'adresse, et je comptais recevoir vos félicitations pour mes ha-

biles manœuvres... Mais, après tout, monsieur Bell, ajouta-t-il en se rasseyant, il faut savoir en prendre son parti. Votre concession est immense, elle embrasse un pays considérable; il vous reste plusieurs milliers d'acres de terrain que vous pourrez livrer au taux actuel, et vous réaliserez encore de beaux bénéfices.

— Jamais un Français n'entendra rien aux affaires, dit le *business man* avec dédain; ne voyez-vous donc pas la conséquence de vos marchés? Si l'on

apprend à la bourse qu'une forte partie de nos terrains a été cédée aux émigrants à vil prix, la hausse ne pourra se soutenir, et nos valeurs retomberont à la cote la plus basse, aussitôt que la *Jenny* sera entrée dans le port.

— C'est vrai. Mais comment remédier à cela ?

M. William Bell ne se pressa pas de répondre ; il savait très bien comment sortir d'embarras, mais il voulait don-

ner à Hermann le temps de mesurer la grandeur de la difficulté.

— Hermann, demanda-t-il enfin avec une lenteur calculée, êtes-vous bien sûr que tous les contrats de vente aient été dressés dans les formes voulues, et qu'aucune prescription de la loi des Etats-Unis n'ait été omise dans leur rédaction ?

— Ma foi ! monsieur Bell, j'avoue bonnement que j'ai fait tous mes efforts pour cela. Croyant que mes acheteurs

contractaient des marchés de dupes, je n'ai rien négligé afin de rendre les contrats irrévocables... Peut-être pourrions-nous chicaner sur quelques-uns ; mais vous ne sauriez croire combien on nous tracasse en France quand il s'agit de nous donner de beaux et bons écus pour nos titres de propriété. On se défie de nous ; on multiplie les formalités ; tous les gens de loi, voire les consuls et les ambassadeurs, sont mis en réquisition ; ce sont des visas et des signatures à n'en plus finir. Il y avait surtout, là-bas dans les Vosges, un certain notaire Marais qui a épluché mes pouvoirs avec un

soin particulier, et tous les actes dressés par ce madré-là me semblent inattaquables.

— Vous croyez cela, Hermann? répliqua M. Bell froidement; allons, j'ai eu raison de prendre mes précautions de longue main. Nous vous désavouerons, monsieur; il n'existe pas d'autre moyen de nous tirer d'affaire.

— Me désavouer! répéta Hermann avec colère; y pensez-vous, monsieur? Je ne le souffrirai pas.

— Avez-vous à me proposer un autre moyen de rentrer dans la possession de ces dix mille dollars ? demanda le patron en fixant sur lui son regard clair et assuré.

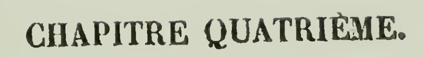
— Non, sans doute ; mais ma considération... ma délicatesse...

M. Bell haussa les épaules.

— D'ailleurs, poursuivit Hermann, mes pouvoirs étaient parfaitement ré-

guliers, et ils ne sauraient être annulés.

Le *business man* appela un commis et lui donna un ordre à voix basse ; le commis lui apporta un papier qu'il était allé prendre dans un carton de la seconde pièce et se retira.



CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

L'office de William Bell (suite).

M. Bell ajusta son lorgnon sur son nez, examina le papier, et, posant le doigt sur le passage qu'il cherchait, il dit avec un sourire dédaigneux :

— Décidément vous n'êtes pas retors en affaires, Hermann; où en serions-nous si je n'avais pas prévu le cas actuel? Tenez, examinons ensemble le pouvoir que vous avez reçu de nous au sujet de ces terrains du Kansas: Il y est dit, poursuivit-il en pesant chaque mot, que nous vous autorisons à vendre ou aliéner tout ou partie de ces terrains, mais « sauf ratification de la part de M. William Bell à New-York » C'est clair, cela; or, je ne ratifie pas les ventes, je rends aux émigrants les sommes payées par eux. Qui pourrait contester mon droit d'agir ainsi?

— Monsieur Bell, dit Hermann avec stupéfaction, je ne comprends pas cette clause relative à la ratification de mes marchés. Je n'en avais pas connaissance, et elle m'eût certainement causé de grandes difficultés là-bas si on l'avait relevée dans l'acte dont j'étais porteur.

— Elle devait pourtant s'y trouver, mais peut-être notre traducteur français aura-t-il négligé de la mentionner. Or, comme nous ne sommes pas engagés par la traduction, mais par l'acte ori-

ginal, j'ai pleinement qualité pour annuler ces ventes onéreuses.

Le courtier voyait enfin la ruse ou plutôt l'insigne mauvaise foi du *business man*. Au moyen d'une petite phrase omise dans la traduction française, le droit spoliateur de M. Bell semblait incontestable.

— Mais alors, reprit Hermann, quand ces traités auront été rompus,

les émigrants m'actionneront à leur tour, et ils me feront condamner peut-être à des dommages-intérêts considérables pour les avoir trompés?

— Bah! il faudrait pour cela qu'ils s'entendissent ensemble, qu'ils eussent du temps et de l'argent à perdre pour suivre un long procès. Ne craignez rien de pareil, Hermann; d'ailleurs vous n'êtes pas associé reconnu de la maison, vous n'avez aucune propriété; on n'aura pas de prise contre vous... En mettant

les choses au pis, qu'auriez-vous tant à redouter si vous étiez condamné?

— Mais je ne veux pas de cela! s'écria Hermann; vous m'abandonneriez dès que je serais chargé de toutes les iniquités, comme le bouc émissaire de votre Bible. Pas si bête! Je connais vos ruses, monsieur Bell, et je ne m'y laisserai pas prendre... Je soutiendrai la validité des contrats.

— Soit, dit le négociant sans s'émouvoir; quant à moi, je soutiendrai le con-

traire, dans l'intérêt de notre compagnie.

— Fort bien, monsieur Bell, reprit Hermann furieux en se levant, voilà comment vous récompensez mon zèle et mon dévouement? A merveille! mais j'ai bec et ongles; je saurai défendre mon honneur, ma probité. Je me séparerai de vous d'une manière éclatante, et je ne serai pas embarrassé pour trouver une maison de commerce où l'on appréciera mieux mon mérite et mes services.

Il n'entrait pas dans les intentions de M. Bell de pousser à bout son vertueux associé.

Hermann possédait au plus haut point cette verve gasconne et intarissable qui est si fort prisée en Amérique; nul n'avait plus d'éloquence pour donner du relief à une affaire véreuse, pour enjôler un client soupçonneux. M. Bell et les autres chefs de la maison n'avaient guère que l'éloquence d'un

chiffre, et leur aménité personnelle laissait beaucoup à désirer. Hermann les complétait dans un pays où la réclame, l'éloge exagéré, le puff enfin, sont les principales conditions de succès.

Aussi l'habile *business man* crut-il le moment venu d'apaiser son irascible agent.

— Voyons, Hermann, reprit-il avec plus de chaleur qu'il n'en avait montré jusque-là, causons sérieusement, et ne

venez plus me jeter à la tête ces mots d'honneur et de délicatesse. Est-ce qu'il s'agit de cela? Il s'agit d'affaires, que diable! et il faut traiter les affaires avec le calme convenable... Reprenez votre place, et écoutez-moi.

Hermann se rassit d'un air de défiance, et Bell, le saisissant par un bouton de son habit, se mit à lui parler bas assez longuement, malgré l'horreur qu'il avait exprimée pour la prolixité de son compagnon.

Celui-ci se montrait très réservé et

semblait flairer un piége sous les bril; lantes promesses du rusé négociant- enfin il dit d'un air à demi convaincu :

— Si je le croyais, monsieur Bell... si vous vouliez être franc avec moi...

M. Bell ne se répandit pas en protestations auxquelles ont n'aurait pas cru sans doute, mais il donna des garanties qui finirent par rassurer Hermann.

— Allons, allons! c'est entendu, dit-

il avec satisfaction; à ce prix j'accepterai le désaveu, et je prendrai tout sur moi... Seulement, monsieur Bell, l'engagement en question sera signé aujourd'hui, et je prétends rédiger l'acte moi-même... j'ai mes raisons pour cela.

Cette injurieuse défiance n'offensa nullement M. Bell, et les deux associés continuèrent de s'entretenir à voix basse.

La plus parfaite harmonie semblait

régner entre eux, quand un employé s'approcha du patron.

— Monsieur Bell, dit-il, le navire qui était en vue depuis ce matin entre en ce moment dans la rade, et, comme on l'avait supposé, ce navire est bien la *Jenny*, capitaine Davidson, chargé d'émigrants à destination de New-York.

Puis l'employé sortit sans attendre de réponse.

M. Bell laissa voir une certaine satisfaction.

— *Very well*! reprit-il, Davidson est de huit jours en avancé sur le temps ordinaire de la traversée, et l'on ne pouvait attendre autant d'un navire aussi lourd et aussi vieux que la *Jenny*. Ce voyage sera certainement avantageux pour la maison.

— Oui, oui, répliqua Hermann, on peut s'en rapporter à Davidson pour réaliser des économies de toutes sortes...

Mais, diable! le navire arrive plus tôt que je ne pensais, et j'ai bien des précautions à prendre. Décidément, monsieur Bell, il sera sage à moi de ne pas me montrer à ces émigrants dans les circonstances présentes ; cela nous épargnera des réclamations, des pourparlers à l'infini. D'ailleurs, quelques-uns d'entre eux ne me veulent pas de bien, et s'ils venaient à me rencontrer...

— On pourra dire que vous êtes encore en France. Mais rien ne presse de

vous cacher, Hermann; les passagers vont avoir à faire aujourd'hui à la douane et à la santé, ils ne débarqueront pas avant demain. D'ici là nous prendrons nos mesures pour obtenir notre part dans les vingt mille dollars qui leur restent encore.

— C'est juste, reprit le courtier en ricanant; n'oublions pas notre adage: « Les émigrants n'ont chance de faire fortune qu'après avoir perdu leur capital. » Il faut mettre le plus tôt possible ces pauvres diables en position de faire

fortune, Monsieur Bell... Mais je vous laisse, et je vais moi-même voir l'état des choses sur le port; après quoi je disparaîtrai, et bien fin qui me trouvera. N'oubliez pas nos conventions, et disposez-vous à signer l'acte en question dès que je vous l'apporterai en cachette.

— Il serait imprudent peut-être de vous montrer ici à l'office; pourquoi ne viendriez-vous pas me l'apporter à la maison de la sixième avenue, Hermann? Vous dîneriez avec moi, et je vous présenterais à ma famille.

Il faut savoir combien le *chez soi* d'un Américain est sacré, jalousement clos, inaccessible à tous, pour comprendre la faveur que le riche négociant accordait au courtier en l'invitant à dîner dans son domicile privé. Jusqu'à ce jour Hermann n'était jamais entré dans cette somptueuse habitation, et il n'avait eu accès qu'à l'office de la basse ville, comme le commun des mortels.

Aussi remercia-t-il chaleureusement son patron en lui promettant d'être

exact à l'heure du dîner, et il se retira après lui avoir secoué la main.

Toutefois, en descendant Wall-street, il murmurait à part lui :

— Hum! M. Bell est diablement poli à mon égard... Prenons garde!...

Il atteignit bientôt le quai, et sans donner un regard à la prodigieuse quantité de bâtiments qui encombraient le port, il dirigea son attention vers un

trois mâts qui arrivait du large, remorqué par un vapeur. Ce navire était chargé de monde depuis le pont jusqu'aux hunes, et on reconnaissait facilement dans tous ces curieux des émigrants qui, après une longue et pénible traversée, jetaient avidement un premier regard sur la terre promise d'Amérique.

C'était bien la *Jenny*, et Hermann ne pouvait conserver aucun doute.

— Peut-être, se dit-il, parmi tous

ces badauds qui se pressent là-bas sur le pont, le cou tendu, se trouve la petite bégueule qui s'est si bien moquée de moi au Havre; nous verrons si je prendrai ma revanche à New-York! Pourvu que cet orgueilleux Albert Lovendal n'ait pas eu l'idée de suivre la famille Reber sur le navire de Davidson! c'est là mon principal souci. Enfin je saurai bientôt à quoi m'en tenir... S'il est resté en France, toute la famille sera bientôt à ma discrétion... Patience!

Et il regagna la haute ville d'un pas

précipité, comme s'il eût craint d'être aperçu du navire, malgré la distance.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Désappointement.

Ce ne fut en effet que le lendemain, après avoir rempli les formalités exigées par la douane et la santé, que les

passagers de la *Jenny* purent débarquer.

Bien qu'à l'époque où se passe cette histoire, la législation des États-Unis ne se montrât pas aussi sévère qu'aujourd'hui à l'égard des émigrants dénués de ressources, ce ne fut pas sans peine que Schmidt et quelques autres passagers peu fortunés furent autorisés à quitter le navire. Il fallut encore que Reber et Burgwil-

lers répondissent personnellement pour l'ancien maître d'école, en s'engageant à lui donner du travail dans les établissements qu'ils allaient fonder au Kansas. Ces difficultés ayant été enfin levées, tous les passagers obtinrent la permission d'aller à terre.

Il était temps ; ce que ces malheureux avaient souffert pendant un mois de traversée ne pourrait se décrire. Plusieurs étaient morts depuis la pau-

vre vieille Dietrich; et, sauf un petit nombre de vigoureux paysants, endurcis aux fatigues et, aux privations, tous étaient maigres, pâles, affaiblis; quelques-uns mêmes se trouvaient si malades au moment de l'arrivée qu'il fallut les porter dans les chaloupes.

Reber, dont l'organisation robuste s'accommodait pourtant de tout, avait perdu à l'affreux régime du bord une partie de sa vigueur. Les jeunes filles étaient dans un état digne de pitié;

leurs joues creuses et blêmes, d'où avait disparu la fraîcheur de la santé, leur œil éteint, la faiblesse de leurs mouvements, témoignaient des ravages que cet horrible régime avait produit sur leur constitution. Julia, pendant les derniers jours de la traversée, avait été retenue dans son cadre par de violents accès de fièvre.

Schmidt lui-même, quoique habitué de longue date aux privations, n'avait pas été mieux traité sur la *Jenny*.

A partir du jour où il s'était brouillé avec le capitaine, il avait essuyé toutes sortes de vexations et d'avanies de la part du vindicatif Davidson. A chaque instant, il était privé de sa ration de riz et de vin, ou consigné sous le pont. De plus, soit hasard, soit mauvaise foi des vendeurs, les modestes provisions qu'il avait achetées au Havre et qu'il avait dû selon l'usage, confier au munitionnaire du bord, s'étaient trouvées gâtées, si bien qu'il lui avait fallu vivre plusieurs jours de biscuits moisis et de salaisons avariées.

Ces privations, jointes aux soucis et aux inquiétudes que lui causait l'état des demoiselles Reber, l'avaient cruellement fait dépérir. Le pauvre garçon n'était plus qu'un squelette en arrivant à New-York, et ses membres amaigris flottaient dans ses vêtements devenus trop larges.

Heureusement Schmidt, au milieu de ses misères, ne s'était jamais abandonné lui-même. En proie aux hor-

reurs du présent, il n'avait rien négligé en vue d'un meilleur avenir.

Nous croyons avoir dit déjà que, dans son enfance, il avait pris quelques leçons d'anglais; aussi avait-il apporté une grammaire dans son mince bagage, et, pendant la traversée, il s'était mis à l'étudier avec ardeur. Un officier américain, qui avait passé plusieurs années en France, s'était offert complaisamment à lui donner des indications

sur la prononciation si difficile de sa langue; et, son énergique volonté aidant, Schmidt, dans ce court espace de temps, était devenu capable, sinon de soutenir une conversation en anglais, du moins de demander les choses les plus nécessaires à la vie.

D'autre part, soit en lisant des ouvrages spéciaux dont certains passagers étaient munis, soit en prenant connaissance de lettres écrites par d'anciens émigrants établis aux Etats-Unis, soit

enfin en causant avec les matelots, il s'était familiarisé avec les usages et les mœurs de la contrée qu'il allait habiter, il s'était mis en garde contre une foule de dangers qui attendaient ses compagnons moins expérimentés.

Aussi, quand Reber eut répondu pour lui devant les autorités américaines, le pauvre Schmidt lui dit-il, les larmes aux yeux, en lui serrant la main :

— J'espère ne pas vous être à charge.

monsieur Reber, et certainement je trouverai une occasion de reconnaître vos bons offices.

Au moment du débarquement, pour Schmidt comme pour Reber, comme pour tous les passagers de la *Jenny*, les tortures de la traversée, les fatigues et les dégoûts furent oubliés. L'espérance et la joie revinrent; on était au terme du voyage; les souffrances passées ne comptaient plus, on ne songeait qu'aux prospérités prochaines.

Aussi, lorsqu'on descendit dans les barques destinées à transporter les émigrants avec leurs bagages dans le port, prit-on congé, sans trop de rancune, même du despotique et farouche capitaine.

L'aspect sous lequel se présentait aux émigrants leur nouvelle patrie était bien de nature à entretenir ces illusions.

La magnifique baie de Staten-Island

qu'ils traversaient était unie comme un miroir et sillonnée en tous sens par d'innombrables navires à voiles et à vapeur. Un soleil éblouissant illuminait le port où se dressaient des milliers de mâts, l'immense ville de New-York qui s'élevait au-dessus, les côtes verdoyandes qui s'étendaient à droite et à gauche, chargées de riantes maisons de campagne, de délicieux cottages. A chaque instant ils se croisaient avec ces embarcations appelées posteaux-choux, qui portent des provisions

fraîches aux navires en rade; elles étaient remplies jusqu'au comble des plus beaux légumes et des plus beaux fruits connus en Europe, et, en outre, d'ananas, de noix de cocos et de mille autres fruits tropicaux dont les émigrants n'avaient jamais entendu parler.

Tout étonnait ces pauvres gens étrangers à tout, et dont la plupart ne savaient même pas lire. L'air, le ciel, le pays et les habitants étaient nou-

veaux pour eux; ils avaient regardé avec stupéfaction les douaniers en habit noir qui étaient venus visiter le navire, et les bateliers en habit noir qui leur avaient offert leurs services. Une grosse alsacienne faillit s'évanouir de frayeur en voyant un nègre qui était monté à bord pour vendre des fruits aux voyageurs; la pauvre femme, jusque-là, n'avait jamais vu de nègre, et, croyant se trouver en présence du diable, elle avait poussé des cris aigus répétés aussitôt par les enfants des passagers.

Bientôt les bateaux atteignirent le débarcadère ; mais les émigrants n'eurent pas le temps de faire des remarques et de se livrer à leurs impressions.

A peine avaient-il posé le pied sur le quai, qu'ils furent assaillis par des nuées de charretiers et de portefaix blancs, nègres ou mulâtres, mais toujours en habit noir, qui se disputaient les bagages avec des cris furieux comme pour les piller ; c'étaient des commissionnaires, des valets d'hôtels garnis (boarding

houses). Ils s'emparaient des ballots, et s'éloignaient chacun de son côté. Les voyageurs couraient, criaient, juraient pour se faire rendre leurs effets, et ils n'y parvenaient pas toujours ; plusieurs dans le premier moment de surprise et d'ahurissement, n'ayant pas su défendre leur bien avec assez de vigueur, une partie de leur bagage disparut, et ils n'en eurent plus de nouvelles.

Heureusement Schmidt était sur ses

gardes; ayant placé en tas sur le quai les paquets de la famille Reber et les siens, il les défendit à beaux coups de poing contre ces vautours en habit noir. Reber l'assista, et à eux deux ils parvinrent à mettre les pillards en fuite.

Alors Schmidt engagea Reber et les jeunes filles à s'asseoir sur les caisses, et, après leur avoir recommandé expressément de ne laisser approcher personne, il s'éloigna pour se mettre en quête

d'un gîte décent où la famille pût sans trop de frais s'établir pendant son court séjour à New-York.

Un pareil gîte n'était pas facile à trouver. A cette époque le gouvernement de l'Union américaine n'avait pas encore songé à utiliser les vastes bâtiments de Castle-Garden pour y loger les pauvres émigrants qui viennent de toutes les extrémités du monde lui apporter le tribut de leur travail et de leur industrie.

Les malheureux étrangers étaient abandonnés sans défense à la rapacité des aubergistes, logeurs, hôteliers de toutes nations qui, établis dans les plus hideux quartiers de la basse ville, les considéraient comme une proie.

Mais, cette fois encore, Schmidt avait prévu la difficulté : il s'était procuré l'adresse d'une vieille hôtesse allemande dont on lui avait vanté l'honnêteté. Cette femme demeurait dans une rue

borgne, voisine du port, et il n'eut pas de peine à la trouver. La maison de Mme Kastner, ainsi s'appelait l'hôtesse, n'était ni claire, ni propre, ni comfortable; cependant le jeune homme, qui avait les pleins pouvoirs de ses amis, s'accommoda pour un prix raisonnable d'un cabinet assez mal éclairé et encore plus mal aéré, où logeraient les demoiselles Reber et où l'on enfermerait les bagages.

Quant à Reber et à Schmidt lui-mê-

me, ils devaient coucher dans une grande chambre commune où se trouvait déjà installée une nombreuse compagnie.

Ces arrangements terminés, il vint rejoindre la famille émigrante, qui l'attendait toujours en gardant les malles, et l'on se mit en marche pour aller prendre possession du nouveau logement.

Schmidt, malgré sa faiblesse, voulut

se charger de plusieurs paquets; Reber en prit une autre partie; un nègre avec lequel on avait fait prix d'avance, et que l'on ne perdit pas de vue dans le trajet, se chargea du reste.

Kretle soutenait la marche de sa sœur, à qui les fatigues et les émotions du débarquement avaient donné un nouvel accès de fièvre.

Déjà les autres voyageurs s'étaient

éloignés de leur côté et s'étaient logés un peu au hasard dans le voisinage, au risque d'être écorchés sans pitié par les spéculateurs de bas étage qui les guettaient.

Le logement, comme nous l'avons dit, était triste et misérable; cependant les jeunes filles s'y établirent avec une grande satisfaction, surtout la pauvre Julia, qui s'empressa de se coucher.

Bientôt Mme Kastner, l'hôtesse, mon-

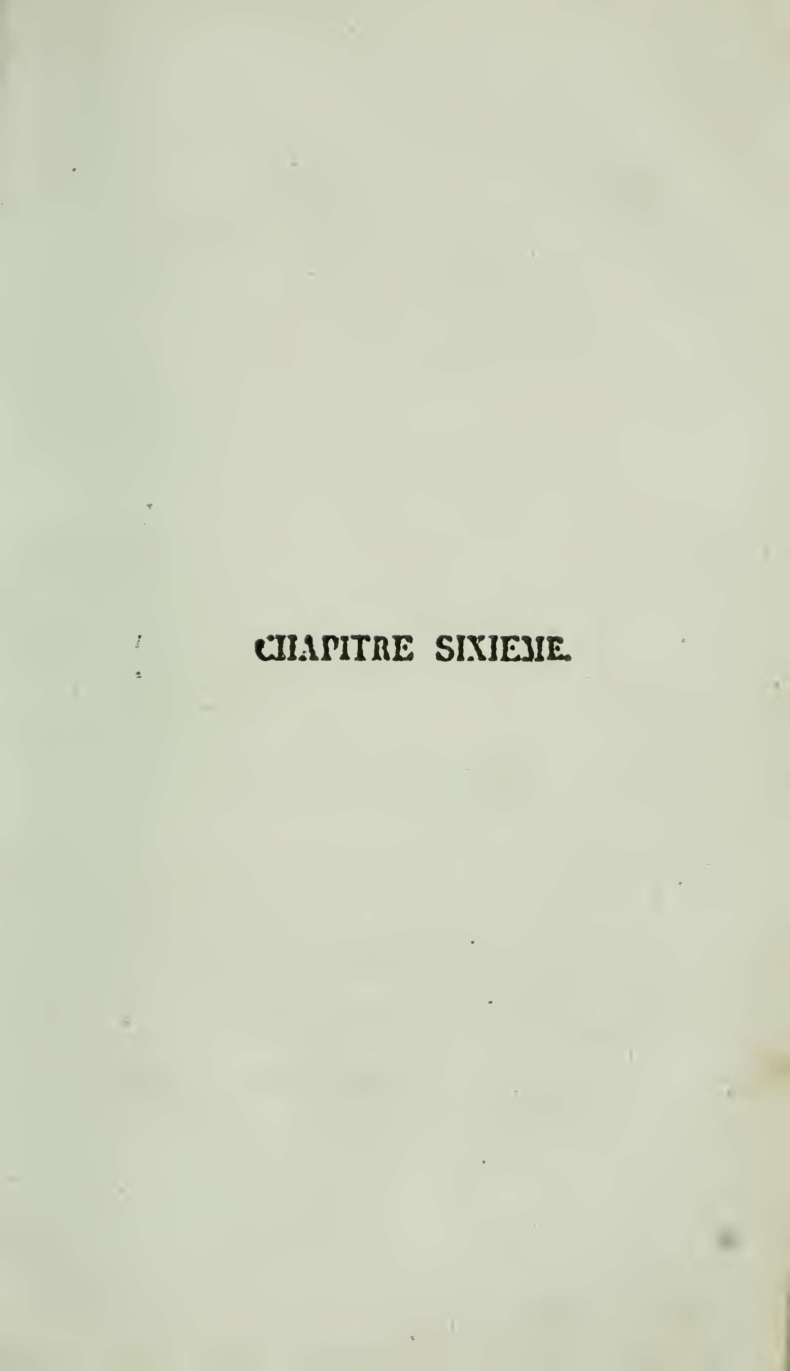
ta pour offrir ses services au deux sœurs. C'était vraiment une assez bonne femme, dont l'amour du gain, ce vice dominant des Etats-Unis, n'avait pas encore étouffé tous les honnêtes instincts germaniques. Elle examina le malade et affirma que l'indisposition céderait à quelques jours de repos; en attendant, une potion calmante, prise chez le *chemist* le plus voisin, procura une amélioration sensible à la pauvre enfant, qui demeura sous la garde de sa sœur, tandis que Reber et Schmidt, rassurés, sortaient

pour s'occuper déjà de leurs affaires.

Reber avait hâte surtout de se mettre en rapport avec la maison William Bell et Cie, afin de régulariser le plus tôt possible son droit de propriété sur les terres achetées dans le Kansas, et Schmidt, investi de sa confiance, n'avait pu refuser de l'assister dans cette importante démarche.

Tous les deux donc, après s'être in-

formés du domicile de M. Bell et s'être munis des titres nécessaires, se mirent donc en route pour l'office un négociant.



CHAPITRE SIXIEME.

VI.

Désappointement (suite).

L'office, comme nous savons, n'était pas très éloigné du port, et le quartier que les deux émigrants avaient à tra-

verser n'était ni le plus riche ni le plus brillant de la ville.

Cependant ils étaient abasourdis par le spectacle de cette activité, de ce mouvement qui font de New-York la ville la plus commerçante de la terre entière après Londres. Reber surtout suivait des yeux les passants, nègres ou blanc, matelots ou gentlemen, mais à peu près uniformément vêtus de l'éternel habit noir et du chapeau de forme si connue dont l'usa-

ge s'est répandu de l'Angleterre au reste du monde.

Nous devons convenir que Reber, dans son obscure bourgade des Vosges, ayant beaucoup entendu parler des sauvages qui habitaient l'Amérique, cherchait bonnement des sauvages à New-York.

Les préoccupations de Schmidt n'étaient pas moins vives, mais elles paraissaient de nature différente.

Au lieu de regarder lss passants au visage, il les regardait aux pieds, et le résultat de ses observations l'affligeait cruellement,

— Ah! monsieur Reber, dit-il avec accablement, pourquoi suis-je venu dans ce maudit pays? Ces gens-là semblent avoir juré de porter toutes les chaussures imaginables, excepté des sabots. Parmi ceux qui ont passé près de nous, les uns ont des souliers, les autres des bottes, d'autres des brodequins ou des babouches, ou des sandales, ou

n'importe quoi.. . mais, quant à nos chaussures de bois, si commodes, si chaudes, si économiques, pas un... pas un! Mon Dieu! aurai-je donc toujours du malheur, et le sort ne cessera-t-il de me persécuter?

— Allons, mon garçon, si tu ne peux gagner ta vie à fabriquer des sabots, répliqua Reber amicalement, tu viendras avec nous dans l'Ouest. Tu sais que j'ai de grands projets : une ferme, un moulin à construire, cent acres de terre à défricher... Il faudra des bras

pour tout cela! Tu n'es pas robuste, mais tu es ingénieux, entendu en mille choses; tu nous rendras de grands services, j'en suis sûr. Aussi c'est convenu, je t'emmène. Mes filles le veulent, elles me l'ont dit, et, sur ma foi! Kretle semble tenir encore plus que sa sœur à te garder auprès de nous.

— Kretle! mademoiselle Kretle! s'écria Schmidt transporté.

— Elle-même, mon garçon; vraiment, depuis peu, elle ne te voit plus du

même œil qu'autrefois. Tu es si bon. si dévoué! Aussi ne nous quitte pas... je ne te dis que cela.

Schmidt allait répondre avec émotion à ces paroles affectueuses, quand ils aperçurent Burgwilliers et d'autres passagers de la *Jenny* qui venaient à eux en causant avec une grande animation.

Les émigrants sortaient de l'office William Bel, et la consternation, le désespoir étaient peints sur leur visage.

A la vue de Reber, Burgwillers courut à lui et dit en allemand avec agitation :

— Eh bien ! voisin, savez-vous la nouvelle ?

— Quelle nouvelle, Burgwillers ?

— Quoi ! vous ignorez encore ?... Ah ! Reber, quel malheur ! nous sommes tous ruinés... Chien de pays ! abominables coquins !... que le feu du ciel les consume tous !

— Mais enfin, de quoi s'agit-il?

L'ancien marquard voulut exposer l'affaire, mais il était si troublé, si chagrin, si furieux, que l'on ne pouvait rien comprendre à ses explications.

Reber et Schmidt résolurent donc d'aller jusqu'à l'office pour connaître par eux-mêmes l'état des choses, et toute la bande revint sur ses pas, en continuant de se lamenter.

Ils trouvèrent M. William Bell dans

son bureau, mais cette fois il n'était pas seul. A une petite table travaillaient deux commis, choisis évidemment parmi les plus vigoureux et les plus déterminés de l'administration; et, la porte de la seconde pièce étant entr'ouverte, on voyait plusieurs autres employés qui sans doute ne manqueraient pas d'accourir au moindre bruit. Enfin, les émigrants, en entrant dans la maison du *business man*, auraient très bien pu remarquer deux ou trois hommes qui rôdaient devant la porte et les observaient avec

un certain intérêt; c'étaient des policemen.

Dans l'office, on ne parut pas accorder une grande attention aux survenans.

Les commis continuèrent de faire courir leur plume sur le papier, sans lever les yeux; quant au gentleman, qui était en train de parcourir un journal de dimensions colossales, il les regarda froidement à travers les verres

de son lorgnon, et, sans répondre à leur salut, sans témoigner par aucun signe qu'il se fût aperçu de leur présence, il poursuivit sa lecture.

Reber marcha droit à lui et dit en français :

— Est-ce vous, monsieur, qui êtes M. William Bell? J'aurais besoin de parler au chef de la maison William Bell et compagnie.

L'homme d'affaires ne fit pas le moindre mouvement, et peut-être en effet n'avait-il pas compris cette question; mais un des commis se redressa, et, se tournant à moitié vers Reber, il répondit dans un français aussi barbare que celui de Davidson:

— Que lui voulez-vous, à M. Bell?

— Ce que je lui veux? Eh, pardieu! je veux qu'il me mette en possession des terrains qu'on m'a vendus. Je suis un

des émigrants arrivés ce matin sur la *Jenny*, et...

— C'est bon, répliqua sèchement le commis ; lisez cela.

Il désigna une grande pancarte suspendue à la muraille, puis se courbant sur son papier, il se remit tranquillement à écrire.

Reber voulut se fâcher ; mais Schmidt l'arrêta, et Burgwillers murmura en allemand :

— Vous voyez comme ils nous reçoivent! On n'a pas même la satisfaction de savoir de leur bouche comment et pourquoi ils vous volent... Nous verrons s'il y a dans ce pays des lois contre les fripons!

Reber ne l'écoutait déjà plus; il avait été entraîné par Schmidt vers la pancarte étalée à l'endroit le plus apparent de l'office, et ils lisaient avidement tous les deux l'avis qu'elle contenait.

Cet avis, rédigé en trois langues,

l'anglais, l'allemand et le français. était ainsi conçu :

« Un agent de la maison William » Bell et Cie ayant outrepassé ses pou- » voirs et vendu à vil prix, en pays » étrangers, les terrains du Kansas » dont cette maison est concessionnaire, » M. William Bell prévient les ayants » droit que ces marchés ne seront pas » ratifiés.

» En conséquence, les soi-disant » acquéreurs de ces terrains sont pré-

» venus qu'ils auront à présenter leurs
» titres; dans le délai de trois jours,
» à la banque de MM. Bell et Cie, pour
» être remboursés de leurs versements,
» soit en argent, soit en valeurs, sauf
» les retenues ordinaires du change et
» de l'escompte, qui auront lieu au
» cours du jour.

» Signé BELL et Cᵒ. »

Cet insolent et laconique avertissement avait été déjà lu par les autres émigrants, et il était cause de leur exaspération.

Après l'avoir lu, Reber, à son tour, ne put retenir sa colère.

— Mais c'est affreux, cela ! s'écria-t-il en frappant le plancher de sa canne ; nous avons traité de bonne foi, et ce scélérat d'Hermann n'a jamais dit qu'il fût besoin d'une ratification...On nous a trompés, et j'ai envie de vous casser les reins à tous !

— Oui, oui, ajouta Burgwillers, qui, se voyant soutenu, s'abandonna sans

contrainte à son indignation ; ça ne se passera pas ainsi ; et puisque nous ne pouvons nous en prendre à ce brigand d'Hermann, tombons sur les autres coquins : ils sont de connivence avec lui.

— C'est juste ; d'ailleurs, que risquons-nous maintenant ?

L'indignation de ces pauvres gens allait peut-être se traduire en actes hostiles contre M. Bell et ses commis, si Schmidt, dont ses compagnons estimaient le jugement, ne les eût conjuré

de se calmer. Il leur représenta que des violences pouvaient gâter leur cause, dont il ne fallait pas encore désespérer; il réussit enfin à les apaiser pour le moment, et ils le chargèrent de demander au nom de tous de nouvelles explications.

Pendant ces démonstrations menaçantes, M. Bell avait conservé son superbe sang-froid, et les employés avaient imité de leur mieux son apparente tranquillité, bien que leurs doigts tremblassent un peu en écrivant. Schmidt s'appro-

cha de celui qui parlait français, et lui dit poliment, mais avec fermeté :

— Nous venons de lire l'avis affiché dans ce bureau, monsieur, mais nous ne pouvons croire qu'il concerne plusieurs des personnes ici présentes, Reber et Burgwillers, par exemple.

L'employé plaça gravement sa plume derrière son oreille.

— Reber... Burgwillers... répéta-t-il

en ouvrant un énorme registre ; je vais voir.

Les pauvres émigrants eurent un moment d'espoir. L'employé parcourut avec lenteur de longues colonnes de noms, et répondit enfin :

— Reber, Burgwillers... voilà !... L'un a deux cents acres, l'autre cinq cents... n'est-ce pas cela ?

Les intéressés firent un signe d'assentiment.

— Eh bien ! poursuivit flegmatiquement le commis, pour les susnommés comme pour tous les autres qui ont traité avec Hermann, les ventes ne sauraient être ratifiées par le chef de la maison.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Désappointement (*Suite*).

Une nouvelle explosion de jurons et de menaces accueillit cette sentence définitive. Schmidt eut peine à obtenir silence de ses compagnons.

— Monsieur, reprit-il d'une voix altérée, car, en dépit de la douceur de son caractère, le brave garçon ne pouvait se défendre d'une vive indignation, les actes dont votre maison refuse la ratification ont été dressés suivant toutes les prescriptions de la loi française, et d'après cette loi, ils sont inattaquables.

— Nous ne sommes pas en France, répondit l'employé.

— Oui, mais vous avez un comptoir au Havre.

Sans doute cette objection ne s'était pas encore offerte à l'esprit du commis, car il parut embarrassé et dit quelques mots en anglais à M. Bell. Celui-ci interrompit à peine la lecture de son journal, et répliqua brièvement d'un ton d'insouciance. Alors l'employé se tourna vers Schmidt :

— Vous pourrez attaquer notre maison du Havre devant la justice de votre pays, dit-il.

Schmidt savait la chose plus facile à dire qu'à faire Comment ses amis, sans

conseils et presque sans ressources, intenteraient-ils un procès d'une longueur interminable, soit en Amérique, soit en France, à leurs riches et madrés adversaires ? Il reprit pourtant :

— Au moins mettez-nous en présence de M. Hermann, votre agent; il doit être arrivé à New-York, et sans aucun doute il ignore la spoliation indigne...

— M. Hermann n'est pas ici ; nous ne savons où il peut être.

— Et il fera bien d'éviter les endroits où je serai! s'écria Reber en agitant son bâton ; partout où je le rencontrerai, je l'assommerai, foi de brave homme!

— Moi de même ! s'écria Burgwillers.

Toute insistance était inutile en présence du mauvais vouloir et de la force d'inertie qu'opposait la maison William Beil aux réclamations des émigrants, et ils n'avaient plus qu'à se retirer. Schmidt le leur conseilla, en leur disant pour les tranquilliser que les lois

du pays ne pouvaient manquer de reconnaître des ventes régulières, même faites à l'étranger, et il parvint à les entraîner hors de l'office.

Dans la rue, ils recommencèrent à discuter et à se plaindre ; mais, comme on ne s'entendait pas, on convint que tous les acquéreurs de terrains se réuniraient le soir dans une taverne qui occupait le rez-de-chaussée de la maison où Burgwillers était descendu, et que l'on se mettrait d'accord sur les mesures à prendre en commun.

Reber et Schmidt retournèrent chez madame Kastner, mais en route ni l'un ni l'autre ne songeait à examiner la tournure excentrique des passants ni les curiosités de cette partie de la ville. Ils étaient consternés, anéantis ; et l'on eût pu entendre le chef de famille dire à demi-voix avec accablement :

— Ma ferme, mon moulin, mes terres à blé, mes pâturages ! une fortune immense, certaine... tout est perdu !... les scélérats !

Cependant il fut convenu entre lui et

Schmidt que l'on ne parlerait pas encore aux deux jeunes filles de ce terrible mécompte, de peur de les effrayer prématurément. Il serait temps de leur annoncer la fâcheuse nouvelle après l'assemblée qui devait avoir lieu le soir, et où l'on finirait peut-être par trouver remède au mal.

L'assemblée eut lieu en effet, mais le résultat désiré ne fut pas atteint. On but force cidre et force bière, on cria beaucoup, mais on ne put s'entendre. Les uns étaient d'avis d'accepter la restitu-

tion des sommes payées et d'annuler les marchés ; d'autres, au contraire, voulaient tirer vengeance de l'insigne mauvaise foi qui les avait poussés à s'expatrier, qui les menaçait d'une ruine complète, eux et leurs familles. Tous cependant redoutaient les lenteurs et les frais élevés d'un procès contre des adversaires déloyaux, experts dans la chicane de leur pays, et qui devaient avoir pris leurs précautions avant de manquer avec tant d'impudence à leurs engagements. Ces difficultés, ces dissidences, rendaient impossible toute action commune.

On se sépara donc sans rien décider, et chacun demeura libre d'agir isolément, suivant les conseils de sa passion ou de son intérêt.

Reber et Schmidt, en rentrant chez leur hôtesse, trouvèrent les deux sœurs dans leur petite chambre, éclairée par un mince bec de gaz, car, à New-York, les plus pauvres demeures n'ont pas d'autre éclairage. Julia, calme et sans fièvre, était enveloppée dans sa mante et assise sur son lit. Kretle, debout devant elle, lui donnait la becquée avec

du pain frais trempé dans du lait, régal dont la jeune malade était privée depuis longtemps et dont elle se montrait friande. Aussi sa sœur lui adressait-elle en riant de beaux sermons sur les dangers de la gourmandise. Ces deux charmantes filles, dans cette attitude, formaient un couple naïf et gracieux dont la sécurité contrastait avec les sinistres nouvelles qu'on allait leur apprendre.

Elles accueillirent leur père avec leur affection accoutumée, et Schmidt avec cette familiarité amicale à la-

quelle son dévouement lui donnait des droits· mais elles ne tardèrent pas à remarquer l'air sombre des visiteurs, et elles en conçurent de vives alarmes. Julia repoussa sa sœur qui voulait lui faire achever son pain et son lait :

— Au nom de Dieu ! mon père, demanda-t-elle, que vous est-il arrivé ?

Pour toute réponse, Reber se laissa tomber sur un siége en lançant une bordée de malédictions et d'injures contre un personnage invisible. Cela n'appre-

nait rien à ses filles, qui se tournèrent vers Schmidt ; le pauvre garçon baissa la tête.

— Et Schmidt aussi ? s'écria Kretle ; ce doit être bien grave pour que notre sage et fidèle ami se laisse aller aussi au découragement... Allons, de grâce ! ne nous faites pas languir l'un et l'autre.

CHAPITRE HUITIÈME.

VII

Désappintement (suite).

Ainsi pressés, les deux hommes du-
rent enfin annoncer aux demoiselles
Reber comment l'annulation du marché

conclu avec Hermann rendait leur situation extrêmement précaire.

— De celui qui a proposé ce marché, s'écria Kretle, nous ne devions attendre que tout mal et toute injustice ! Le misérable ! Dieu ne nous soustraira-t-il pas enfin à ses infâmes entreprises ? Mais, courage ! mon père ; oubliez-vous que nous avons peut-être d'autres ressources, un autre espoir ?

— D'autres ressources, un autre espoir? répéta Schmidt avec étonnement.

Kretle se tut et regarda son père et Julia.

— Je me suis habituée à parler devant Schmidt, reprit-elle enfin, comme je ferais en présence d'un frère bien-aimé ; n'a-t-il pas acquis des droits à notre confiance absolue ?

— C'est vrai, dit Julia, qui, dans la vivacité de son geste, dégagea son bras nu de dessous sa mante ; et il me semble depuis longtemps que nous ne devrions plus avoir de secrets pour lui.

— Vous avez, parbleu ! raison, mes petites, dit Reber avec rondeur ; et, s'il faut l'avouer, je me reproche d'avoir caché jusqu'ici à ce brave garçon certaines choses qui nous intéressent. Malgré sa jeunesse, il a bien gagné notre confiance, comme vous dites. Je ne peux comprendre où il est allé chercher tout ce qu'il sait, et il m'a empêché déjà de commettre bien des sottises ! D'ailleurs il pourra encore une fois nous donner un bon conseil, et vraiment un bon conseil peut être maintenant aussi précieux pour nous que de l'or.

Il se mit alors à expliquer à Schmidt, en baissant la voix, les circonstances particulières qui avaient accompagné la mort de madame Dietrich ; il lui montra le vieux livre où se trouvaient les notes de la défunte ; enfin il lui exposa quels motifs il avait de croire qu'une somme considérable était demeurée enfouie à la ferme de l'Arche.

En écoutant cet étrange récit, Schmidt ne manifesta que de l'étonnement, et les jeunes filles ne purent remarquer sur son visage, fin et naturellement triste,

le moindre indice de satisfaction. Il dit d'un air pensif :

— Cette confidence mérite un examen approfondi, et je vous remercie, monsieur Reber, je vous remercie aussi, mesdemoiselles, de m'avoir donné part dans ce secret de famille; mais ce trésor existât-il, ce dont je doute encore, je vous engagerais à ne pas trop compter sur lui. Sa récupération actuellement me semblerait bien difficile, et, dans tous les cas, elle serait trop tardive pour vous tirer des embarras où vous vous trouvez.

— Quoi ! Schmidt, s'écria Reber, la grand'mère aurait-elle pu nous mentir encore à sa dernière heure ? Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu...

— Ne vous abandonnez pas trop à de pareilles espérances, monsieur Reber ; pour moi, je ne vois encore dans tout ceci que des incertitudes, d'insurmontables difficultés.

Les jeunes filles et leur père lui-même ne purent cacher leurs consternation ; à force de penser à la cassette de la

grand'mère, la famille avait fini par considérer le recouvrement de cette cassette comme une chose possible, presque certaine. Reber communiqua pourtant à son ami le projet qu'il avait conçu de s'adresser à Albert Lovendal.

Ce nom frappa Schmidt de surprise; il regarda Reber, puis Kretle qui rougit. Le père, devinant sa pensée, se hâta de lui apprendre en peu de mots comment Albert était reconnu innocent du crime dont on l'avait accusé.

— S'il en est ainsi, dit Schmidt avec

une chaleur qui lui valut toutes les sympathies de Julia, M. Albert est un bon et généreux jeune homme. On ne pouvait lui reprocher que l'action abominable dont vous parliez tout à l'heure ; et, puisqu'il ne l'a pas commise, il mérite votre confiance la plus entière. Cependant la mission dont il s'agit est délicate, elle exigerait un homme d'une certaine expérience... Permettez-moi de réfléchir jusqu'à demain sur cette affaire et sur celle de votre marché avec Hermann... Dans les deux questions, je craindrais de vous donner un mauvais conseil.

— A demain donc, Schmidt, répliqua Reber avec accablement ; aussi bien ces enfants ont besoin d'une nuit de sommeil après tant de mauvaises nuits... Dormez, chères petites, poursuivit-il en les baisant sur le front avec attendrissement, et surtout ayez l'esprit en repos, tout s'arrangera... N'est-il pas vrai, Schmidt ?

— Je l'espère, répondit le jeune homme avec un soupir qui contredisait cette affirmation.

Ils sortirent en laissant les deux sœurs en proie aux plus tristes réflexions. Cependant, la fatigue et l'épuisement ne tardèrent pas à l'emporter chez Kretle et chez Julia sur l'inquiétude; la nature reprenant ses droits, elles s'endormirent d'un profond sommeil jusqu'au lendemain.

Quant à Schmidt et à Reber, ils passèrent la nuit à s'agiter sur leur couche dure, malpropre, infectée d'insectes; mais leurs pensées étaient plus cuisantes encore que leurs souffrances matérielles.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

Le consul.

Le lendemain matin, Schmidt et Reber étaient en train de déjeuner dans la salle basse de madame Katsner, avec une tranche de bœuf froid et un verre

d'eau, à la mode américaine, tandis que les jeunes filles déjeûnaient dans leur chambre d'une tasse de café au lait, à la mode française. Schmidt était pensif, l'ancien fermier était taciturne, et l'on eût dit qu'ils craignaient de se communiquer le résultat de leurs pénibles méditations. Cependant, à la fin du repas, Schmidt dit à son compagnon, avec sa timidité mélancolique :

— Monsieur Reber, je laisse encore à votre charge mes dépenses personnelles, car mes misérables épargnes ont

été épuisées par les frais de débarquement et d'installation ; mais j'inscris soigneusement toutes les petites sommes que vous déboursez pour moi, et dès que j'aurai pu me créer des ressources...

— Y penses-tu, mon garçon? dit Reber avec cordialité, et peut-il être question de pareilles choses entre nous ? Je te considère comme mon fils, et c'est entre nous maintenant à la vie et à la mort. En vérité, je ne saurais plus dé-

sormais comment me passer de toi... Mais laissons cela, et parlons sérieusement : as-tu réfléchi aux difficultés de notre situation ? Nous viendrons plus tard à l'affaire de la cassette ; le plus pressé maintenant est de prendre un parti au sujet de ma belle propriété du Kansas. Pour moi, plus j'y songe, plus je crois qu'il serait absurde de donner sans résistance gain de cause à nos adversaires ; mais je ne sais comment faire valoir mes droits. Toi du moins, mon cher Schmidt, as-tu trouvé quelque chose ?

— Rien, monsieur Reber; cependant il m'est venu une idée. Bien que nous nous trouvions en Amérique, nous sommes encore ici sous la protection de la France, notre patrie, et certainement une autorité française ne laissera pas s'accomplir l'abominable spoliation dont vous êtes victime. J'ai entendu parler de M. ***, notre consul à New-York, comme d'un homme bienveillant, affable, dévoué à ses nationaux. Pourquoi ne nous adresserions-nous pas à lui?

— Quoi donc! le consul aurait-il le

pouvoir de mettre ces coquins à la raison?

— Il en aurait le pouvoir, dans la limite des lois. D'ailleurs, il connaît les usages du pays, et il pourrait nous donner un bon avis.

— C'est juste ; eh bien! mon brave garçon, il faut nous informer sans retard de l'adresse du consul.

— Je m'en suis informé déjà ; il de-

meure dans la haute ville. Je vous conduirai à sa maison quand vous voudrez.

— Alors, partons vite, dit Reber en se levant.

Schmidt lui remontra qu'il importait de faire quelques apprêts de toilette pour se présenter chez le consul de France.

— Tu as raison ; il ne faut pas inspi-

rer le mépris, surtout dans un pays où les plus pauvres diables sont vêtus comme des seigneurs... Je vais aller trouver mes filles, et elles m'arrangeront comme il faut. Mais toi, Schmidt, ne te manque-t-il rien pour t'habiller convenablement?

— Je ne suis pas tout à fait dépourvu, répliqua l'ancien maître d'école d'un air de fausse modestie.

Et ils remontèrent pour vaquer à leur toilette.

Bientôt Schmidt alla frapper discrètement à la porte de la chambre des jeunes filles. Un changement complet s'était opéré dans son extérieur. Il avait son chapeau de soie et son pantalon de drap ; une petite redingote, d'étoffe légère et peu couteuse, mais de forme moderne, serrait sa taille, frêle, quoique bien prise. Un gilet de couleur claire et des souliers bien cirés complétaient ce costume, que le pauvre garçon conservait depuis longtemps avec un soin minutieux pour servir aux grands jours et aux grandes occasions, comme l'occasion présente.

Reber, de son côté, s'était revêtu d'un superbe habit bleu, à basques un peu courtes et à boutons de cuivre doré, dont la confection avait épuisé la science d'un tailleur de village.

Au moment où Schmidt entra, les deux sœurs étaient en train d'orner d'une triomphante rosette la cravate blanche de leur père, à qui déjà un grand col de chemise, vigoureusement empesé, faisait souffrir le martyre. Les demoiselles Reber elles-mêmes semblaient avoir fait leurs dispositions pour

sortir; elles avaient mis leurs petits châles et leurs modestes chapeaux de paille.

La vue de Schmidt dans sa magnifique toilette excita l'attention générale.

— Eh ! mon garçon, te voici bien brave ; du diable si tu n'as pas l'air ainsi d'un vrai *monsieur*... tout ce qu'il y a de plus cossu et de plus comme il faut... N'est-ce pas, Kretle ? n'est-ce pas, Julia ?

Kretle se contenta de sourire avec

complaisance, tandis que Julia disait :

— Ah ! mon père, monsieur Schmidt aurait un habit d'or que cet habit ne vaudrait pas le cœur qui serait dessous.

— C'est vrai ! s'écria Kretle avec entraînement.

Schmidt était très-mal à l'aise.

— Mesdemoiselles, demanda-t-il avec embarras, comptez-vous donc sortir aussi ?

— Ah ! tu ne sais pas, dit Reber; ces petites se sont fourré dans la tête de nous accompagner chez le consul.

— Quoi ! mademoiselle Julia, souffrante comme vous êtes...

— Je suis mieux ; je suis tout à fait bien, répliqua Julia ; certainement la fièvre ne reviendra plus ; un peu de distraction et de promenade achèveront de me guérir. D'ailleurs, ne pensez-vous pas, mon ami, que ma présence et celle de ma sœur pourront toucher le consul

et le déterminer à prendre chaudement nos intérêts ? Nous le prierons avec tant d'instances...

— Il me semble, à moi, mesdemoiselles, que vous serez irrésistibles l'une et l'autre.

— C'est mon avis aussi, répliqua Reber ; venez donc, mes enfants ; je ne m'y oppose plus, et partons.

Quelques instants après, toute la famille quittait le *boarding house* de ma-

dame Kastner pour se rendre au consulat.

On avait à traverser une grande partie de la ville, car M. *** habitait à la cinquième avenue, à l'extrémité de New-York ; mais, malgré la longueur du trajet, les promeneurs ne devaient pas manquer de sujets de distraction.

Ce n'est pas que New-York, comme les autres villes du nouveau monde, possède beaucoup de monuments remarquables ; mais ses larges rues, ti-

rées au cordeau, aérées, d'une propreté scrupuleuse et s'étendant à perte de vue, ont un caractère de grandeur et de richesse que l'on trouve rarement dans nos villes de l'ancien continent. Une foule d'hommes et de femmes de toutes couleurs, depuis le nègre du Congo jusqu'au blanc des contrées boréales, en passant par le rouge des anciens possesseurs du sol et le jaune des marchands chinois, se coudoyaient dans ces rues en courant à leurs affaires.

Certains détails de mœurs choquaient

pourtant les idées reçues de ce côté de l'Atlantique.

Ainsi, par exemple, les demoiselles Reber baissaient les yeux et rougissaient à voir des dames et même de jeunes personnes élégamment vêtues aller seules par la ville regarder les passants sous le nez, et elles étaient assez disposées à penser mal de ces belles effrontées ; ce n'étaient pourtant que des Américaines, du monde le plus honnête, qui profitaient de la liberté accordée aux femmes par les usages du pays.

Schmidt et la famille Reber étaient frappés aussi de la diversité des costumes, malgré l'absence d'uniformes militaires ; là, c'était le quaker, avec son habit brun sans boutons et son chapeau de forme basse ; plus loin c'étaient des négociants de Java aux ornements bizarres, des marins indiens vêtus de blanc, ou un pompier new-yorkais en chemise rouge et en casque de cuir ; le tout, encadré dans les habits noirs des gentlemen. Cette multitude bariolée offrait un spectacle toujours varié et toujours nouveau, bien capable de captiver l'attention

de simples campagnards récemment sortis d'une obscure bourgade des Vosges.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

Le consul (suite).

Julia fut obligée de se reposer plus d'une fois sur les bancs placés dans les squares ou à la porte de certaines habitations particulières, avant d'arriver au

terme de cette longue promenade ; et Kretle, à peine moins affaiblie que sa sœur, ne se plaignait pas non plus de ces stations réitérées. Enfin, on atteignit une belle avenue bordée de maisons splendides et uniformes ; Schmidt, après avoir consulté son carnet, annonça que l'on allait arriver au consulat de France.

En effet, on s'arrêta bientôt devant une de ces magnifiques maisons dont nous avons parlé. A l'extérieur, elle ne différait en rien des constructions voi-

sines; comme elles, c'était un édifice carré, construit en briques, entouré d'une grille de fer et encadré de quelques arbres verts. Néanmoins elle n'avait pas cet air morne, désolé, silencieux, qui donne à la plupart des habitations yankees l'apparence et la gaieté d'un tombeau, comparaison d'autant plus juste qu'au-dessus de chaque porte une plaque de marbre blanc porte le nom du propriétaire en lettres noires, comme s'il s'agissait d'une épitaphe. Les fenêtres de la demeure du consul étaient joyeusement ouvertes; on entendait du dehors les cris de plusieurs

enfants qui s'ébattaient dans le jardin, des sons de piano, une fraîche voix de femme qui chantait ; tous ces bruits semblaient être comme un faible écho de la France, au milieu du calme puritain de ces maisons hermétiquement closes, et les émigrants en conçurent le plus heureux présage pour le succès de leur démarche.

Schmidt souleva modestement un marteau de bronze qui décorait la porte ; un mulâtre en livrée vint ouvrir. Quand Schmidt eut nommé M. ***

et se fut recommandé de sa qualité de Français, le domestique fit traverser aux visiteurs un vaste bureau où se trouvaient plusieurs employés, et les introduisit dans une pièce élégante qui servait de cabinet au consul.

Là tout le comfort américain s'unissait au bon goût français. Des tableaux, forts différents de ces croûtes ignobles qui décorent les plus luxueux appartements en Amérique, ornaient les murailles; une natte chinoise, aux vives couleurs, couvrait le plancher. Les meu-

bles, venus de Paris, ne rappelaient en rien les siéges éclopés des offices de la basse ville ; un air frais et pur circulait dans cette pièce tenue avec la propreté la plus scrupuleuse. Le secrétaire particulier du consul travaillait devant une table chargée de papiers. C'était un homme entre deux âges, mais à qui de profonds chagrins ou de grandes fatigues avaient donné une vieillesse prématurée ; cependant il avait un air doux et bienveillant ; un faible sourire égayait parfois ses traits pensifs. A la vue des visiteurs, il se leva de son siége et vint au-devant d'eux :

— Des compatriotes, n'est-ce pas, des émigrants sans doute? dit-il en français avec aménité ; asseyez-vous, mesdemoiselles ; asseyez-vous, messieurs... M. le consul a dû être averti par le domestique, et il ne peut tarder à venir.

Et il leur indiquait de la main un vaste divan sur lequel ils s'assirent. Cet accueil franc et amical remit du baume dans le sang à ces pauvres gens ; depuis leur arrivée à New-York ils n'avaient vu que des figures refrognées ou

ennemies, ils n'avaient entendu que des paroles rudes ou déplaisantes. Le secrétaire regagna sa place, et l'on put reconnaître alors qu'il boitait légèrement; mais cette infirmité ne donnait qu'un intérêt de plus à toute sa personne affable et sympathique. Il ne reprit pas son travail, et se mit à considérer à son tour les émigrants avec curiosité, sans toutefois leur rien dire.

— Monsieur est sans doute Français comme nous? reprit enfin Schmidt, que ce silence embarrassait; nous l'a-

vons reconnu sur-le-champ à sa politesse.

Le boiteux sourit.

— Oui, oui, je suis toujours Français, répliqua-t-il. Sans doute j'aurais autant de droits qu'un autre à me dire citoyen des Etats-Unis, car j'ai parcouru l'Amérique, de Québec à la Nouvelle-Orléans, des montagnes Rocheuses à l'Atlantique, pendant plus de vingt ans ; mais c'est un honneur auquel je n'ai pas beaucoup tenu jusqu'ici.

Et il sourit de nouveau, mais, cette fois, avec une expression marquée d'amertume.

— Vous avez bien dû souffrir dans ces longs et pénibles voyages ! dit timidement Kretle.

— Cette pensée ne pouvait venir qu'à une de nos bonnes et intelligentes compatriotes, répliqua le boiteux en s'inclinant. Oui, mademoiselle, j'ai passé de biens mauvais jours et de bien mauvaises nuits ; j'ai eu faim et j'ai eu soif;

j'ai supporté les chaleurs épouvantables des tropiques et l'horrible froid du Canada ; j'ai erré dans les forêts vierges avec les trappeurs et les sauvages... Heureusement ces maux sont finis, et grâce à la bonté de notre généreux consul, ma pauvre petite barque est enfin entrée dans le port.

Ces paroles mélancoliques produisirent une vive impression sur les auditeurs.

— Et sans doute, reprit Reber avec

curiosité, c'est en courant les aventures que vous aurez reçu à la jambe...

— En effet, dit le boiteux sans s'offenser de l'indiscrétion du fermier, j'ai été blessé par la flèche d'un Iowai dans le Kansas.

— Dans le Kansas! répéta Reber.

— Dans le Kansas! répétèrent Schmidt et les jeunes filles.

Le secrétaire allait répondre, quand une portière se soulevant laissa passer un gentleman aux manières nobles et distinguées.

Le boîteux se leva.

— Monsieur le consul! dit-il d'un ton où l'affection s'alliait au respect.

Les émigrants se levèrent à leur tour, oubliant l'objet de leur conversation précédente, et les demoiselles adressè-

rent au représentant de leur pays une gracieuse révérence.

M.***, alors consul à New-York, était un homme jeune encore, de figure douce et bienveillante. Une exquise urbanité tempérait la réserve que lui imposaient ses fonctions officielles. Il était vêtu de noir, et un ruban rouge ornait sa boutonnière ; il n'y avait pas jusqu'à cette décoration française qui, sur la terre étrangère, ne rappelât aux visiteurs d'émouvants souvenirs de la patrie.

M. *** jeta sur les émigrants un regard plein d'intérêt.

— Bonjour, mes braves gens, dit-il avec bonté ; qu'attendez-vous de moi ?

Il les engagea poliment à se rasseoir, pendant que lui-même prenait place sur un fauteuil.

En dépit de cet accueil encourageant, les visiteurs étaient un peu intimidés. Cependant Schmidt allait exposer l'af-

faire qui les amenait au consulat, quand M. *** reprit :

— Avant tout, mes amis, qui êtes-vous, et comment vous appelez-vous ?

Reber et Schmidt déclinèrent leurs noms et qualités. La physionomie déjà si ouverte du consul s'épanouit encore.

—M. Reber! M. Schmidt! répéta-t-il avec étonnement; attendez donc... Monsieur Girard, poursuivit-il en sadres-

sant au secrétaire, qui avait repris son travail dans un coin de la salle, ne sont-ce pas là les noms des personnes qui me sont recommandées dans les dernières lettres arrivées de France ?

— Précisément, répliqua le boîteux en atteignant un carton où se trouvait une volumineuse correspondance, et je les avais devinés à première vue... C'est bien d'eux qu'il s'agit dans la lettre du député des Vosges, qui vous a été transmise par le ministère.

Schmidt et la famille Reber étaient fort étonnés.

— Le député des Vosges! s'écria Reber; je ne le connais pas, et je ne puis comprendre...

— Je comprends, moi, dit Kretle bas à sa sœur.

— Et moi aussi, murmura Julia de même. Cher Albert!

M. *** avait jeté rapidement un coup d'œil sur la lettre que Girard venait de lui remettre; puis, la glissant dans sa poche, il reprit :

— Cette lettre ajoute encore à mon désir de vous être utile ; hâtez-vous donc de m'apprendre l'objet de votre visite.

C'était naturellement à Reber de répondre ; mais l'ancien fermier, n'étant pas assez sûr de son éloquence, avertit Schmidt par un léger coup de coude

qu'il devait encore une fois porter la parole. Schmidt s'y attendait. Il se mit donc à exposer avec simplicité, mais d'une manière claire et succincte, la situation fâcheuse qui était faite à Reber, comme à plusieurs autres émigrants français, par les intrigues d'Hermann et par l'insigne mauvaise foi de la maison William Bell.

Le consul écouta très-attentivement, adressa plusieurs questions à Schmidt, et demanda enfin à voir l'acte de vente que les négociants américains refu-

saient de ratifier. Reber avait apporté cet acte, ainsi que les autres pièces à l'appui, et remit le tout à M***. Celui-ci examina ces papiers avec soin ; mais bientôt, comme s'il se fût défié de ses propres impressions, il appela M. Girard, qui semblait avoir toute sa confiance, et ils causèrent un moment à voix basse. Enfin le consul se retourna vers les émigrants et leur dit avec un accent de compassion :

— Il est évident, mes bons amis, que vous avez affaire à ce qu'on appelle ici

des gens habiles, et ce que nous appellerions là-bas, dans notre France, d'un autre nom. Cependant mon avis est, et c'est aussi l'avis de M. Girard, que vous auriez raison de consentir à l'annulation de ce marché, et d'accepter purement et simplement la restitution de vos déboursés.

La bienveillance évidente du consul, la recommandation puissante qu'il avait reçue de France, le crédit qu'on lui supposait, tout avait donné aux émigrants l'espoir d'un autre résultat. En appre-

nant qu'on lui proposait l'abandon de ses droits, Reber bondit sur son siége.

— Y pensez-vous, monsieur le consul? s'écria-t-il; si Hermann et ses associés sont des fripons, comme vous avez l'air de le croire, n'y a-t-il pas ici des lois pour les obliger à tenir leurs engagements?

M. *** sourit.

— Il y a des lois, en effet, monsieur

Reber, répliqua-t-il, et ceux que vous voulez attaquer les connaissent parfaitement. Vous ne soupçonnez guère à quels dangers vous seriez exposé, si vous intentiez un procès à vos adversaires. Croyez-moi, n'entrez pas dans cette voie; elle n'aboutirait pour vous qu'à une ruine certaine.

Reber, ses filles et Schmidt se montrèrent consternés.

— Ah! çà mais, s'écria l'ancien fer-

mier avec désespoir, votre Amérique est donc une caverne de voleurs ?

— Ce n'est pas une caverne de voleurs, mon brave homme; mais on donne peut être ici une part trop large à la lettre de la loi contre l'équité naturelle, à la chicane contre le bon droit. Consolez-vous pourtant : peut-être l'annulation de ce marché ne vous est-elle pas aussi préjudiciable que vous pensez. Je n'ai aucun renseignement positif sur les terrains dont il s'agit; mais voici M. Girard qui a visité les Kansas : il

vous dira que vous avez pu fort bien être induits en erreur au sujet de votre acquisition.

— Véritablement, répondit le secrétaire avec modestie, mais avec fermeté, je me défie de ces terrains que des gens aussi fins et aussi avides que Bell et compagnie vous ont abandonnés à vil prix. Les pays qu'on appelle aujourd'hui « l'État du Kansas » sont vastes comme un tiers de l'Europe, et je n'ai pas la la prétention de les connaître tous ;

mais quand je parcourus ces contrées, il y a quelques années, elles étaient absolument désertes pour la plupart, ou habitées seulement par des tribus indiennes. Aujourd'hui on parle de villes et de villages qui s'y sont élevés comme par enchantement; c'est possible, car en Amérique trois ou quatre années peuvent amener bien des changements; mais il ne faut pas trop s'en rapporter aux bruits accrédités par certains spéculateurs de mauvaise foi. D'autre part, on assure que la concession William Bell est située sur les bords de la rivière Jaune, et je sais par moi-même que

cette rivière, quoiqu'elle coule en pleine prairie, arrose des oasis d'une certaine fertilité. Malgré tout cela, je n'irais pas volontiers m'établir dans ces régions lointaines sans avoir pris des informations minutieuses, et surtout je me garderais bien d'y conduire ma famille.

Cette opinion d'un homme plein d'expérience méritait une grande attention; aussi Reber et ses filles étaient-ils devenus pensifs.

— Tout cela peut être vrai, monsieur,

reprit Schmidt; néanmoins ces terrains doivent valoir réellement plus que M. Reber et d'autres émigrants de notre pays les ont achetés, puisque la maison Bell refuse de valider les ventes.

— C'est juste! s'écria Reber, et on pourrait fort bien conclure de son refus que ces terrains sont d'excellente qualité. Aussi en courrais-je volontiers la chance si l'on me rendait ce qui m'est légitimement dû... Songez donc, monsieur le consul, une si belle propriété ! deux cents acres de terrain ! N'y eût-il

sur le nombre que dix acres de bonne qualité, j'aurais encore fait un marché d'or... Tenez, je ne veux pas renoncer à mes droits, et quand je devrais y vendre ma dernière chemise, je n'en démordrais pas.

Cette opiniâtreté, où se révélait le caractère processif du campagnard, fit sourire le consul et son secrétaire. Quelqu'un intervint d'une manière inattendue dans cette discussion :

— Monsieur le consul, dit Julia en

baissant ses paupières aux longs cils sur ses beaux yeux noirs, tandis qu'une légère rougeur venait colorer ses joues pâles, songez, je vous prie, que la question n'est pas de savoir si les terrains sont de bonne ou de mauvaise qualité, mais si mon père est, oui ou non, en droit de les réclamer.

— C'est vrai, répliqua le consul avec bienveillance.

— Oh ! je vous en conjure, monsieur, dit à son tour la petite Kretle, enhardie

par l'exemple de sa sœur, obtenez que l'on confirme ce marché. Notre père ne se consolerait pas si ce vaste domaine, qu'il a légitimement acquis, venait à lui manquer. C'est sur la foi de cette espérance que nous nous sommes déterminés à quitter notre pays natal. Par pitié, ne nous refusez pas votre appui!

— Pauvres enfants, dit le consul en hochant la tête, vous ne savez pas ce que vous demandez, et peut-être un jour regretterez-vous de n'avoir pas suivi mes conseils... Mais soit! poursui-

vit-il d'un ton différent; je suis prêt à vous venir en aide comme vous le souhaitez. Ne m'a-t-on pas dit que plusieurs autres émigrants français se trouvaient dans le même cas que M. Reber?

— Il est vrai, répliqua Schmidt; ce misérable Hermann avait comme ensorcelé tout le monde, et il a trouvé moyen de vendre plusieurs milliers d'acres de ses terrains à des compatriotes qui sont arrivés avec nous par la *Jenny*. M. le consul doit donc s'attendre

à recevoir de nombreuses réclamations de la même nature.

— Je ferai mon devoir, répliqua le consul. Eh bien ! Girard, continua-t-il en s'adressant à son secrétaire, nous voici requis d'intervenir dans l'intérêt de nos nationaux; quelle marche adopterons-nous pour obtenir satisfaction de la manière la plus prompte et la moins coûteuse ?

— Comme vous, monsieur, je regrette

vivement l'obstination de ces braves gens, répliqua Girard; je m'intéresse déjà beaucoup à cette pauvre famille, à cet honnête homme de père, à ces charmantes filles, à cet ami si dévoué et si modeste, et je prévois pour eux de bien pénibles épreuves... Mais puisque nos représentations sont inutiles, je ne vois que M. Wilson, le *solicitor* du consulat, qui puisse mater ces madrés spéculateurs.

— Wilson? Vous avez raison, lui seul

est capable de battre ces coquins avec leurs propres armes.

— Justement on vient de me prévenir que Wilson se trouve dans les bureaux. Voulez-vous qu'on l'appelle ?

Le consul donna son consentement. Cinq minutes après, un vieux gentleman, vêtu de noir, entra dans le cabinet. A ses manières raides et empesées, qui contrastaient avec la vivacité de son regard et la finesse de sa physionomie,

on reconnaissait un de ces légistes retors dont l'Angleterre et l'Amérique sont loin d'avoir le monopole.



CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Le consul (suite).

M. Wilson écouta fort attentivement l'exposé de la situation que lui fit le consul en langue anglaise. Puis à son tour il examina les actes, et parut en peser

comme frappé d'une idée : avez-vous ici un journal du matin?

M. Girard prit sur son bureau et lui présenta un de ces journaux encyclopédiques qu'on imprime chaque jour par centaines de mille aux États-Unis. Wilson le parcourut rapidement, et bientôt il reprit d'un air de triomphe :

— C'est cela, je m'en doutais ! Vous savez, monsieur *** que les terrains ont été payés un dollar l'acre par vos nationaux; eh bien ! voici maintenant ce que

je trouve dans le journal : « Terrains » du Kansas (concession William Bell » et compagnie), *trois dollars l'acre.* » Comprenez-vous pourquoi ces rusés compères ne veulent pas ratifier le marché ?

— Vous avez raison, dit le consul, c'est là sans doute le vrai motif de leur refus; mais que ce soit pour un motif ou pour un autre, mes pauvres compatriotes ne sont pas moins victimes d'une odieuse spoliation.

comme frappé d'une idée : avez-vous ici un journal du matin?

M. Girard prit sur son bureau et lui présenta un de ces journaux encyclopédiques qu'on imprime chaque jour par centaines de mille aux États-Unis. Wilson le parcourut rapidement, et bientôt il reprit d'un air de triomphe :

— C'est cela, je m'en doutais ! Vous savez, monsieur *** que les terrains ont été payés un dollar l'acre par vos nationaux; eh bien ! voici maintenant ce que

je trouve dans le journal : « Terrains » du Kansas (concession William Bell » et compagnie), *trois dollars l'acre.* » Comprenez-vous pourquoi ces rusés compères ne veulent pas ratifier le marché ?

— Vous avez raison, dit le consul, c'est là sans doute le vrai motif de leur refus; mais que ce soit pour un motif ou pour un autre, mes pauvres compatriotes ne sont pas moins victimes d'une odieuse spoliation.

— Eh bien! monsieur le consul, répliqua froidement Wilson, on n'aurait peut être pas de peine à mettre les spoliateurs à la raison.

— Consentiriez-vous donc à vous charger de notre cause et à la mener promptement à bien?

— Plaider contre Bell et le vieux Tunbull, son conseil? Dieu nous en préserve! Non, j'ai mieux que cela... Avant trois jours, William Bell sera le premier à proposer la ratification de

tous les marchés conclus avec vos nationaux.

— Vraiment, Wilson, vous l'amèneriez là? Il faudrait que vous fussiez le diable en personne! Mais comment allez-vous vous y prendre?

— Rien de plus simple, et le moyen est infaillible.

Il se pencha vers le consul et lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Je comprends! dit celui-ci en souriant; dans tout autre pays il y aurait bien à redire contre un pareil moyen; mais cela vous regarde, Wilson; je ne veux être pour rien dans cette affaire.

— Demain, ce soir, à l'instant même, la chose sera faite, repliqua le *solicitor*, qui, s'asseyant à une table, écrivit rapidement.

Cette conversation avait lieu en anglais, et ni Reber, ni ses filles n'avaient pu en comprendre le sens; Schmidt lui-

même avait à peine pu saisir quelques mots au passage. Néanmoins ils jugeaient à l'air triomphant de l'homme de loi que leur partie n'était pas désespérée. Aussi ne furent-ils pas surpris quand le consul se leva et leur dit en les congédiant :

— Ne perdez pas courage, mes chers compatriotes ; vos affaires sont en très-bonne main, et, si je ne me trompe, d'ici à très-peu de jours vous aurez obtenu satisfaction complète de vos adversaires... En attendant, n'oubliez pas

que vous m'êtes vivement recommandés et que je suis tout prêt à vous assister de tout mon pouvoir. Venez à moi avec confiance comme à un ami, et je vous prouverai quel sérieux intérêt vous m'inspirez.

Reber se confondit en remercîments; Kretle et Julia avaient les larmes aux yeux quand elles exprimèrent leur gratitude au consul. Pendant qu'il les écoutait avec bonté, Schmidt donnait à M. Girard l'adresse de Reber, pour le cas où l'on aurait quelque avis pressé à

transmettre au chef de famille. Le secrétaire lui dit à voix basse :

— Je ne crois pas m'être trompé, monsieur, en vous supposant entièrement dévoué à cette pauvre famille que vous assistez avec tant de zèle et d'affection?

— Dévoué à la vie et à la mort, répliqua Schmidt de même.

— Eh bien! dans son intérêt je vous

conjure de ne pas la laisser partir pour le Kansas sans que vous et moi nous ayons causé ensemble.... Me le promettez-vous?

Une cordiale poignée de main fut la réponse, et les visiteurs se retirèrent beaucoup plus confiants et plus satisfaits qu'à leur arrivée.

En sortant de la maison, on rencontra Burgwillers et plusieurs autres émigrants français qui venaient ausssi présenter leurs réclamations au consul.

Le soir du même jour, on lisait dans l'un des plus grands journaux de New-York, sous la rubrique de la BOURSE :

« La valeur exagérée donnée à cer-
» tains terrains de la rivière Jaune ne
» peut manquer de faiblir bientôt. On
» annonce qu'un grand nombre d'émi-
» grants français, à qui l'on avait vendu
» une portion considérable de ces ter-
» raius au prix de quelques schellings
» l'acre, se trouvant lésés à cause de
» l'insalubrité et de la stérilité du sol,
» attaquent la Compagnie William Bell

» en résiliation de ces marchés onéreux.
» C'est l'habile *solicitor* Wilson qui est
» chargé de la défense des émigrants.
» Le procès annoncé ne peut manquer
» d'amener les révélations les plus pi-
» quantes. »

L'effet de cette note, qui intervertissait si étrangement les rôles, et de certains autres bruits répandus habilement dans le monde des affaires, ne se fit pas attendre. A la bourse du lendemain, es terrains de la rivière Jaune tombè-

rent de trois dollars à cinq schellings, et encore personne n'en voulait plus à ce prix.



CHAPITRE DOUZIÈME.

XII

Inquiétudes.

Les manœuvres de Wilson eurent un plein succès. Quelques jours après la visite de la famille Reber au consulat, les émigrants français et allemands qui

avaient acheté des terrains à Hermann recevaient au nom de MM. Bell et compagnie, un avis qui les invitait à passer à l'office de ces estimables spéculateurs. Là on leur apprit que « la maison afin d'imposer silence à la calomnie, consentait à ratifier les ventes de terrains opérées par un de ses agents, bien que ces ventes fussent irrégulières. » En conséquence, on apposa sur tous les contrats la signature sociale, on remplit les autres formalités exigées par la loi américaine, et une lettre de créance fut remise à chacun des nouveaux propriétaires pour le facteur de la Compagnie,

résidant à Stockton; c'était ce facteur qui devait à leur arrivée les mettre en possession de leurs différents lots. De la sorte, ils pouvaient partir quand ils voudraient, rien ne les retenant plus à New-York.

Le jour où cette heureuse solution de l'affaire fut connue des émigrants fut un jour de grande joie pour eux. On s'embrassait, on se félicitait; il semblait que toutes les richesses, toutes les prospérités qu'on avait rêvées fussent atteintes déjà. Le soir, les anciens passagers

de la *Jenny* se réunirent dans une taverne du port; on but force bière et force cidre, on rit, on chanta, et comme il avait été convenu que les émigrants du Kansas voyageraient tous ensemble, afin de se prêter assistance, on décida qu'on se mettrait en route le surlendemain.

Reber et Burgwillers avaient assisté à cette joyeuse réunion, et ils n'avaient été ni les moins gais, ni les moins bruyants; mais Schmidt avait refusé de prendre part à la fête, et il était resté

auprès des demoiselles Reber, qui ne sortaient que rarement. Elles avaient pourtant recouvré une partie de leurs forces et de leur courage pendant ces quelques jours de repos; mais on leur faisait un tel tableau des piéges et des dangers auxquels étaient exposés les étrangers dans cette immense ville qu'elles redoutaient de s'aventurer hors de chez elles.

Ces craintes, pour être un peu exagérées, n'étaient pas chimériques. Du matin au soir, on racontait chez Reber les

mauvais tours joués aux émigrants, les ruses indignes mises en usage pour leur arracher le modeste pécule, leur seul espoir et celui de leurs familles. Plusieurs avaient perdu leurs bagages; d'autres étaient à moitié ruinés par des dépenses exagérées et inutiles auxquelles des aigrefins avaient su les entraîner. D'autres enfin avaient été battus et volés dans des bouges ignobles où l'on avait eu l'art de les attirer. Chaque heure du jour apportait le récit d'un nouveau méfait dont un pauvre étranger était la victime.

Schmidt était pour beaucoup dans les appréhensions de Kretle et de Julia; toujours sur le qui-vive lui-même, il ne leur épargnait pas les avertissements. Du reste, il était devenu préoccupé et taciturne depuis peu. Il ne s'associait plus aux plans de bonheur que le père et les deux filles faisaient en sa présence. Il n'avait montré aucune joie en apprenant que les difficultés relatives à la mise en possession des émigrants étaient enfin levées. Ce revirement datait du jour où selon sa promesse, il était allé voir M Girard, le secrétaire du consul, et il avait maintenant un air

sombre et contraint qui contrastait avec sa confiance et sa bonhomie d'autrefois.

Disons ici un mot de M. Girard, qui s'était pris d'une si vive sympathie pour la famille émigrante, et qui semblait être la cause du changement survenu dans le fidèle ami des Reber.

Il était fils d'un fonctionnaire du port de Dieppe, et dans son enfance il n'avait entendu parler que de rapides et brillantes fortunes faites dans le com-

merce maritime. Aussi, ayant perdu son père de bonne heure et n'ayant plus de famille, il s'était empressé, dès qu'il avait eu atteint sa majorité, de réaliser son avoir et de l'employer à l'acquisition de marchandises qu'il comptait vendre avec avantage sur le nouveau continent. Malheureusement le jeune Dieppois n'avait pas la verve audacieuse, l'hypocrisie, la morale relâchée d'Hermann, et mal lui avait pris de se frotter aux fins matois de l'Amérique du Nord. Complétement ruiné, il en avait été réduit aux expédients pour vivre. Tour à tour courtier, maître d'école, chasseur, co-

lon, il avait erré d'un bouf à l'autre de cet immense pays, courant sans cesse après la fortune qu'il ne saisissait jamais.

Accompagné de quelques aventuriers qui vivaient ainsi que lui du produit de leurs chasses, il avait habité longtemps le Kansas, alors presque désert. Là il avait eu de ces aventures surprenantes et terribles comme on en trouve dans les romans de Cooper; mais enfin, las de cette existence tourmentée, il était allé vendre aux plus prochains éta-

blissements les pelleteries provenant de ses chasses, et, du produit de cette vente il avait pu regagner New-York. C'était alors que le consul de France, touché de ses malheurs, l'avait recueilli dans les bureaux du consulat, et lui avait assuré une existence sinon brillante, du moins douce et tranquille.

Malgré ses longues infortunes, Girard n'était pas aigri, et ces infortunes n'avaient altéré en rien la bonté de son cœur. Ceux qui ont souffert se demandent d'ordinaire si l'humanité est plus

sotte que méchante, et ils la prennent en haine ou en mépris; Girard croyait qu'elle était encore plus malheureuse que sotte et méchante, et il éprouvait seulement pour elle une compassion profonde. Toutes les infortunes éveillaient sa pitié, et il n'était pas étonnant qu'il s'effrayât des périls auxquels allait s'exposer la famille Reber, car il les appréciait mieux que personne.

Schmidt était particulièrement triste et préoccupé, le soir dont nous parlons, alors que Reber fêtait à la taverne, avec

les autres émigrants, l'heureuse fin de la contestation élevée par la maison William Bell. Assis sur des ballots dans la chambrette des demoiselles Reber, il écoutait à peine le babillage de Kretle, qui tournait en ridicule certains originaux, habitués de la maison Kastner. Cependant la joyeuse enfant s'était adressée plusieurs fois à lui, comme pour l'inviter à partager sa gaîté; Schmidt, toujours si heureux des moindres attentions de la jeune fille, répondait seulement par un sourire distrait à ces innocentes agaceries.

Reber rentra enfin, un peu échauffé des nombreuses libations de la soirée. Il embrassa ses filles qui étaient accourues au-devant de lui, et leur dit avec bonne humeur :

— Allons, mes petites chattes, tout marche à merveille, et préparez-vous à partir dans deux jours pour notre propriété de Stockton. Nous venons de convenir avec les autres que nous prendrions après-demain soir le chemin de fer de Saint-Louis, une ville qui, paraît-il, n'est pas très-éloignée de *chez nous*.

Dieu! que j'ai hâte de voir tout en ordre là-bas! Je veux qu'avant une année d'ici le domaine soit mis sur le meilleur pied; il faudra durement travailler d'abord, mais on y arrivera... Oui. avant une année, les défrichements, les bâtiments, le moulin, tout sera terminé et en plein rapport, je l'ai arrêté dans ma tête.

— Père, dit Kretle, je me chargerai de la laiterie.

— Et moi de la surveillance du ménage.

— Allons, allons, chères petites, personne ne manquera de besogne. Eh bien! et toi Schmidt, poursuivit-il en se tournant vers son ami toujours morne et taciturne, tu ne dis rien?

— Monsieur Schmidt est maussade ce soir, répliqua Kretle en faisant la moue.

— Alors c'est que tu ne t'es pas chargée de le dérider.

— C'est ce qui vous trompe, mon

père, mais Julia et moi nous y avons perdu nos peines.

— Vraiment, qu'y a-t-il donc, mon cher Schmidt? demanda l'émigrant en prenant la main du jeune homme ; que s'est-il passé et qu'as-tu sur le cœur?

Schmidt laissa librement couler les larmes qu'il retenait depuis longtemps.

— Je vous le dirai, monsieur Reber,

je vous le dirai, car aussi bien il ne m'est plus permis de garder le silence. Jusqu'ici j'avais espéré que ces funestes marchés ne seraient pas ratifiés; mais à présent aucun doute n'est plus possible, et j'ai le cœur navré quand je vous vois caresser des chimères que je sais être si différentes de la réalité!

Un silence de stupéfaction accueillit ces paroles.

— A qui en as-tu, mon garçon, dit

enfin Reber, et qui t'a mis en tête de pareilles folies?

— Des folies? monsieur Reber, plût à Dieu! mais je ne parle qu'après des renseignements certains, et ces renseignements, je les tiens d'un homme de cœur, qui a chèrement payé son expérience en pareille matière... Reber, mon ami, mon père, je vous en conjure, ne partez pas... Il en est temps encore, renoncez à cette acquisition lointaine. Il vous sera facile de céder votre marché à des conditions avantageuses pour

vous, et de vous établir ailleurs; mais par pitié n'allez pas dans ce pays sauvage où vous poussent les intrigues de quelques odieux spéculateurs, vous n'y trouveriez que la ruine, la mort peut-être, pour vous et vos enfants!

Il avait les mains jointes et continuait de pleurer abondamment. Reber était ému; les jeunes filles baissaient la tête, l'ancien fermier reprit bientôt :

— Voyons, Schmidt, c'est M. Girard

qui t'a donné ces idées-là, n'est-ce pas? M. Girard est un brave homme, plein de bonne volonté pour nous, je le crois; mais en définitive il a pu se tromper. On ne renonce pas ainsi à une propriété de deux cents acres! une seule chose pourrait m'en dégouter; ce serait que les terrains dont je suis acquéreur se trouvassent insalubres ou impropres à la culture; eh bien! parle avec franchise, Schmidt; M. Girard a-t-il dit que ma nouvelle propriété soit dans ce cas?

— Il n'a pu me donner aucune assu-

rance à ce sujet, je l'avoue; il sait seulement que la concession William Bell est située dans le désert, et qu'il s'y trouve beaucoup de terres ingrates et stériles, à côté de portions saines et fertiles. A laquelle de ces deux catégories appartient votre lot? voilà ce dont on pourra juger seulement en arrivant sur les lieux. Mais il est à craindre que M. Hermann et ses associés ne nous aient pas bien traités...

— Eh! qu'en sait-on? Hermann est un coquin, et je n'attends de lui aucune

faveur volontaire; mais il n'a jamais visité les bords de la rivière Jaune, et le hasard a pu me favoriser à son insu. Pourquoi n'aurais-je pas eu le bon lot comme le mauvais?

— Eh bien! soit; suppposons ces terres d'excellente qualité, tout n'est pas fini... et d'abord, vous êtes-vous rendu compte de la distance qui sépare New-York de la rivière Jaune?

— Je sais qu'il y a loin.

— Il y a plus de douze cents milles, environ quatre cents lieues, pour aller seulement jusqu'à Saint-Louis.

— Bah! ce trajet se fera en chemin de fer, et les voyages coûtent si peu en Amérique!

— Fort bien; mais au-delà de Saint-Louis vous ne trouverez plus de chemin de fer, et il vous faudra faire encore cinq ou six cents milles dans un pays sauvage, infesté d'indiens, de vagabonds et de bêtes féroces, où les chemins

sont à peine tracés; comment voyagerez-vous avec votre famille et vos bagages sans d'énormes difficultés, des dépenses exorbitantes, des périls inévitables?

— Allons donc! ma propriété est à une courte distance de la ville de Stockton, et l'on doit trouver des facilités pour arriver à Stockton.

— Que ce nom de *ville* ne vous inspire pas trop de confiance, monsieur Reber; ici on appelle volontiers ville ce

que nous appellerions à peine en France village ou hameau. Mais passons encore ; je vous suppose tous arrivés sans accident avec vos bagages dans votre domaine; il n'est nullement question d'habitation sur cette propriété ou dans le voisinage; vous vous trouverez donc en plein bois, dans une lande, ou bien au milieu des marais, sans abri aucun, sans aucune des nécessités de la vie. Vous êtes robuste et endurci à la fatigue; vous supporterez aisément les privations; mais ces pauvres demoiselles si faibles, si délicates, si craintives, comment les supporteront-elles?

— Allons donc! Schmidt, tu calomnies ces chères enfants; elles sont vaillantes et courageuses, maintenant que la santé leur est revenue. En quelques jours on leur bâtira une habitation, avec des pieux et des troncs d'arbres, selon l'usage des colons. D'ailleurs je compte, avant de partir de New-York, acheter une tente sous laquelle nous nous établirons en attendant mieux.

— Oh! monsieur Reber, je vous en conjure, songez à quelle rude et affreu-

se existence vous allez vous condamner et condamner ces pauvres enfants!... Et puis, quand une fois vous aurez une demeure sur votre domaine, alors seulement commenceront pour vous les plus longs et les plus pénibles travaux. N'aurez-vous pas besoin de nombreux ouvriers pour défricher ce vaste territoire? Comment vous procurerez-vous les ustensiles, les bestiaux nécessaires à l'exploitation du sol? Comment vivrez-vous, comment vivra votre famille jusqu'à la première récolte? Vos ressources sont bornées, je le sais; sur quoi comptez-vous pour faire face aux terri-

bles éventualités qui pourront se présenter, qui se présenteront sans aucun doute?



CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII

Inquiétudes (suite).

Jamais Reber n'avait osé envisager son entreprise sous ce côté défavorable; lancé dans une voie aventureuse, il cherchait à s'étourdir lui-même, et

comptait sur je ne sais quelle aveugle fatalité qui devait écarter de lui les insuccès et les disgrâces. Cette énumération des probabilités funestes auxquelles il allait s'exposer le frappait d'une secrète terreur ; mais il voulait se dissimuler à lui-même combien les craintes de Schmidt étaient fondées. Voyant les yeux de ses filles anxieusement fixés sur lui, il reprit en affectant un air d'indifférence :

— Allons, allons, mon garçon, il ne faut pas ainsi s'étonner et s'effrayer de

tout; il y a des mauvaises chances à courir, c'est évident; mais si l'on entreprenait seulement les affaires qui présentent la certitude du succès, on n'entreprendrait rien; il faut toujours sur certains points s'en rapporter au hasard.

Schmidt secoua la tête, mais il se tut; ses représentations et ses prières venaient se briser contre un parti pris, et il ne voulait pas alarmer outre mesure et sans résultat les deux filles de l'émigrant. Celles-ci semblaient parfaitement

comprendre la solidité des raisons allé-
guées par leur fidèle ami.

— Il me semble, cher père, dit Julia, que les observations de Schmidt méritent de mûres réflexions. Si ses conjectures venaient à se réaliser...

— Schmidt se trompe, répliqua Reber avec impatience; il est en ce moment l'écho d'un homme aigri par l'infortune et qui voit tout en noir... D'anciens émigrants, aujourd'hui million-

naires, ont commencé avec moitié moins de chances favorables... Mais voulez-vous savoir la vérité? poursuivit-il avec amertume ; notre ami Schmidt est un poltron, qui redoute pour lui-même les fatigues, les privations, les dangers dont il parle.

Schmidt rougit à ce reproche.

— Vous êtes injuste envers moi, monsieur Reber, répliqua-t-il avec douceur, et la preuve c'est que je demeure à

New-York, c'est que je vous laisse partir seuls pour le Kansas.

Reber et ses deux filles restèrent comme frappés d'un coup de foudre.

— Que dis-tu, Schmidt? s'écria l'émigrant, n'avait-il pas été convenu entre nous...

— Souvenez-vous, monsieur Reber, que je n'avais rien promis. Quand vous m'avez offert de vous accompagner, j'ai

hésité parce que j'avais l'espoir de vous rendre service. Mais on m'a éclairé récemment sur les dépenses énormes auxquelles vous allez être entraîné, et j'aurais honte de détourner à mon usage les faibles ressources dont vous pouvez disposer pour vous et pour votre famille.

— Eh! morbleu! as-tu donc compté

La suite de cet ouvrage paraîtra incessamment sous le titre de *la Colonie du Kansas.*

(Note de l'Éditeur).

avec moi? Il me reste beaucoup d'argent dans ma ceinture, et, malgré les friponneries de certains changeurs, j'ai encore.... oui.... cinq cents dollars au moins.

— Et c'est avec cinq cents dollars que vous compteriez pourvoir aux frais d'un voyage de sept ou huit cents lieues pour quatre personnes, fonder un grand établissement dans un pays vierge, vivre avec vos enfants pendant une ou deux années? Au nom du ciel! songez-y, monsieur Reber; oseriez-vous en pa-

reilles circonstances, vous charger encore de moi qui peut-être vous serais complètement inutile?

— Mais alors, que deviendras-tu?

— Le secrétaire du consul doit me recommander dans une maison de commerce où l'on a besoin d'un employé français aux appointements de vingt dollars par mois. D'autre part ce digne homme, à qui j'ai montré mes petits ouvrages de sculpture, m'a fait espérer

que je pourrais encore gagner un peu d'argent, soit en fabriquant des figurines à mes moments perdus, soit en donnant des leçons aux gentlemen de la ville, qui, à ce qu'il paraît, aiment beaucoup à gaspiller du bois. Peut-être parviendrais-je ainsi à réaliser quelques économies, et alors...

— Cela suffit, mon garçon, interrompit Reber froidement; tu as raison, chacun doit songer à soi.

— Et cependant, reprit Kretle avec

amertume, nous nous étions habituées, ma sœur et moi, à considérer Schmidt comme un frère bien-aimé.

— Oh! mademoiselle Kretle, monsieur Reber, je vous en supplie, ne me jugez pas trop sévèrement! s'écria le pauvre jeune homme d'un air accablé. Tenez, je vous montrerai le fond de ma pensée, et peut-être vous paraîtrai-je moins égoïste et moins vil... Je sens mon impuissance à empêcher les mécomptes que je prévois pour vous d'ici à une époque peu éloignée... Je vais

donc tenter la fortune de mon côté, et si je réussis, je serai prêt à vous venir en aide quand vous en aurez besoin.... Dites, monsieur Reber, ce plan est-il donc si absurde?

— Il est superbe, en vérité; mais si tu es trop fier pour accepter nos services, pourquoi accepterions-nous les tiens? Je ne t'ai pas demandé ton secours, et j'espère n'avoir jamais à le réclamer.

Malgré cette dureté, Reber appréciait

trop bien la vive intelligence, la sagesse, le dévouement de son jeune ami pour ne pas voir avec une vive douleur leur séparation prochaine. D'autre part, les deux sœurs, en dehors de leur affection pour Schmidt, ne se faisaient pas illusion; leur père, bon travailleur, fort capable de diriger une ferme dans les Vosges et de protéger sa famille en temps ordinaire, manquait de cet esprit de suite, de ce sens droit, de cette prudence qui allaient lui devenir indispensables dans sa position nouvelle. Elles avaient trouvé en Schmidt un second protecteur, qui devait compléter et suppléer l'autre

en cas de nécessité, et elles n'envisageaient pas sans terreur la possibilité que leur père en fut réduit à ses propres lumières. Cependant elles avaient trop de fierté, trop de délicatesse pour faire entendre aucune plainte, et elles versaient des larmes en silence.

Après une assez longue pause, Reber se leva.

— Il est temps de nous retirer, Schmidt, reprit-il avec un calme appa-

rent; ah çà! mes filles et moi nous avons l'intention d'aller demain remercier le consul de ses bontés et lui faire mes adieux; es-tu toujours disposé à nous accompagner?

— Pourquoi non, monsieur Reber? Si vous le permettez, je ne vous quitterai pas jusqu'au moment de votre départ. Demain vous avez à traiter avec le consul une question très-importante, celle de la succession de la grand'-mère; j'ai pensé que peut-être ma pré-

sence à New-York ne vous serait pas inutile pour suivre cette affaire.

— Soit, je serai moins orgueilleux que toi, et jusqu'à la fin je ne refuserai pas tes bons offices. Cependant, si demain tu avais à t'occuper de tes propres affaires, ne te gêne pas, mon ami; nous devons déjà nous habituer à ne compter que sur nous-mêmes.

— Ah! monsieur Reber, pouvez-vous

m'en vouloir de ce qui est pour moi une douloureuse nécessité, un poignant sacrifice? Je vous jure...

— Qu'il n'en soit plus question. Et vous, mes enfants, ne vous désolez pas; si les amis vous manquent, n'aurez-vous pas votre père? il ne vous manquera pas, lui, il redoublera de tendresse pour vous rendre plus douces les épreuves que vous allez partager avec lui.

Il embrassa ses filles qui pleuraient toujours.

Comme il donnait à Julia, avant de sortir, ses instructions pour le lendemain, Kretle s'approcha de Schmidt, qui semblait anéanti, et elle lui dit avec un accent d'indéfinissable reproche :

— Ah! Schmidt, comme vous nous avez trompés!

Le pauvre garçon n'y tint plus, et il

éclata en sanglots; il voulait répondre, mais Reber l'appela sèchement, et ils sortirent tous les deux.

FIN DU FERMIER REBER.

Argenteuil. — Imprimerie Worms.

